

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

# ANNALES

DE LA

# PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

---

(NOUVELLE SERIE)

---

VINGT-CINQUIÈME NUMÉRO

---

FEVRIER 1885

MONTREAL:

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 30, RUE ST. GABRIEL

---

1885

---

*Permis d'imprimer :*

† EDOUARD-CHS., Evêque de Montréal.

# COMPTES-RENDUS.

## PROVINCE DE QUÉBEC.

### ARCHIDIOCÈSE DE QUÉBEC.

*Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans l'Archidocèse de Québec pour l'année 1884.*

48ÈME ANNÉE.

#### VILLE DE QUÉBEC.

Basilique de Québec.....	\$231.43	Rapporté.....	\$392.11
Notre-Dame de la Garde.....	15.37	Sœurs du Bon-Pasteur.....	8.00
Archevêché.....	10.00	Saint-Patrice.....	5.00
Grand Séminaire.....	22.35	St-Laurent du Havre.....	8.00
Petit Séminaire.....	5.46	Faubourg St-Jean.....	139.34
Hôtel-Dieu.....	27.00	St-Roch.....	582.50
Dames Ursulines.....	35.00	St-Sauveur (y compris \$122.00 cont. de l'École des Frères).....	461.61
Hôpital Général.....	37.50	Ecole Normale.....	12.85
Sœurs de la Charité.....	8.00	Asile des Aliénés.....	30.00
Porté.....	\$392.11		\$1639.91

#### CAMPAGNES.

Rapporté.....	\$1639.91	Rapporté.....	\$3091.73
Adrien St.....	3.50	Bernard St.....	28.25
Agapit St.....	33.40	Berthier.....	2.00
Agathe Ste.....	33.32	Buckland.....	10.75
Alban St.....	26.00	Cajetan St.....	4.00
Alexandre St.....	25.00	Calixte St de Somerset.....	73.00
Ambroise St.....	114.00	Cap-Santé.....	35.12
Anastasia Ste.....	6.50	Cap St-Ignace.....	100.00
Ancienne Lorette.....	138.55	Casimir St.....	49.10
André St.....	41.71	Catherine Ste.....	22.36
Ange-Gardien.....	57.26	Charles St.....	58.18
Anges SS de la Beauce.....	6.00	Charlesbourg.....	57.82
Anne Ste de Beaupré.....	39.05	Château-Richer.....	25.00
Anne Ste de la Pocatière.....	131.00	Claire Ste.....	54.45
Anselme St.....	150.00	Collège de Lévis.....	10.69
Antoine St.....	26.82	Collège de Ste-Anne.....	6.74
Antonin St.....	22.84	Côme St.....	5.23
Apollinaire St.....	23.87	Croix Ste.....	130.00
Aubert St.....	12.00	Couvent de Jésus-Marie.....	5.00
Augustin St.....	226.54	Cyrille St.....	7.20
Basile St.....	26.00	David St.....	29.56
Beaumont.....	41.70	Denis St.....	45.05
Beauport.....	266.76	Deschambault.....	39.65
Porté.....	\$3091.73	Porté.....	\$3391.88

Rapporté.....	\$3891.88	Rapporté.....	\$5825.87
Édouard St de Frampton.....	12.00	Léon St.....	3.47
Édouard St de Lotbinière.....	5.70	Lévis.....	246.04
Eleuthère St.....	8.71	Lotbinière.....	52.56
Elzéar St.....	4.50	Louise Ste.....	19.00
Emmélie Ste.....	21.00	Magloire St.....	6.86
Ephrem St.....	15.00	Malachie St.....	1.50
Étienne St.....	7.55	Marguerite Ste.....	6.60
Eugène St.....	3.80	Marie Ste.....	50.23
Evariste St.....	21.20	Martin St.....	4.50
Famille Ste.....	38.00	Michel St.....	96.00
Félix St du Cap-Rouge.....	19.86	Mont-Carmel.....	4.80
Ferdinand St.....	16.00	Narcisse St.....	3.50
Ferréol St.....	32.00	Nicholas St.....	60.30
Flavien St.....	24.00	Notre-Dame de Montauban.....	5.70
Foye Ste.....	54.00	Notre-Dame du Portage.....	29.00
François St de Beauce.....	13.54	Onésime St.....	2.00
François St I. O.....	30.20	Pacôme St.....	5.00
François St R. du Sud.....	54.50	Pamphile St.....	11.45
Frédéric St.....	30.50	Paschal St.....	65.76
Georges St.....	22.00	Patrice St de Beaurivage.....	10.00
Germaine Ste.....	45.00	Paul St de Montminy.....	4.30
Gervais St.....	4.00	Perpétue Ste.....	28.00
Gilles St.....	72.00	Pétronille Ste.....	16.00
Gronclines.....	35.00	Philippe St de Néri.....	6.51
Hélène Ste.....	20.00	Philomène Ste.....	50.00
Hénédine Ste.....	81.69	Pierre St de Broughton.....	157.55
Henri St.....	15.40	Pierre St I. O.....	28.00
Honoré St.....	25.70	Pierre St R. du Sud.....	56.44
Iuerness.....	49.21	Pointe-aux-Trembles.....	36.15
Isidore St.....	61.56	Portneuf.....	14.05
Ile aux Grues.....	132.85	Raphael St.....	50.60
Islet.....	25.22	Raymond St.....	37.49
Jean Chrysostôme St.....	19.66	Rivière-du-Loup.....	10.00
Jean St des Chaillons.....	278.91	Roch St des Aulnaies.....	46.19
Jean St I. O.....	88.00	Romuald St.....	43.00
Jean St Port Joli.....	36.45	Sacré-Cœur de Jésus.....	13.72
Jeanne Ste.....	67.90	Sacré-Cœur de Marie.....	12.00
Joachim St.....	94.00	Sébastien St.....	3.00
Joseph St de Beauce.....	111.35	Séverin St.....	5.00
Joseph St de Lévis.....	25.30	Sillery.....	40.00
Julie Ste.....	3.50	Sophie Ste.....	3.10
Justine Ste.....	32.00	Stoneham.....	6.35
Kamouraska.....	35.00	Sylvestre St.....	40.00
Lambert St.....	10.00	Thomas St.....	120.95
Lambton.....	84.00	Tite St.....	15.10
Laurent St.....	8.00	Ubalde St.....	4.00
Laval et Lac Beauport.....	39.13	Valcartier.....	2.00
Lézare St.....		Valier St.....	41.06
		Victor St.....	8.85

Porté.....\$5825.87 \$7409.55

Montant des contributions.....	\$7409.55
Resté des allocations de l'année précédente.....	53.24
Intérêts et dons divers.....	808.00
Legs de M. Louis Fournier (St-Thomas).....	50.00
Legs de Mile L. Bernier ( " ).....	36.00
Legs de M. B. Plante (St-Anselme).....	50.00
Legs de Dme J. B. Dorval.....	25.00
Legs de Dme Ed. Lomicux (de St-Roch de Québec).....	50.00

Total de la recette.....\$8481.79

*États des sommes allouées par le Conseil de la Propagation de la Foi,  
à Québec, pour l'année commençant le 1er octobre 1884,  
et finissant le 1er octobre 1885.*

Montant mis à la disposition de Mgr l'Archevêque.....	\$ 700.00
Donné à Mgr de Chicoutimi.....	1000.00
“ à Mgr Lorrain pour les missions sauvages du St-Maurice.....	400.00
“ à Mgr Bossé.....	600.00
Annales.....	400.00
Pour vases sacrés et ornements.....	800.00
Mission de St-Adrien.....	100.00
“ de St-Alphonse.....	100.00
“ de St-Bruno de Woodbridge.....	186.00
“ Ecole de Ste-Anne de Kankakee.....	50.00
“ de St-Odilon de Cranbourne.....	106.00
“ du Dakota.....	10.00
“ d'Inverness.....	48.00
“ du Lac Beauport.....	50.00
“ de St-Nérée.....	100.00
“ de Ste-Perpétue.....	125.00
“ de St-Samuel.....	100.00
“ du Sacré-Cœur de Marie.....	100.00
	<hr/>
	\$4975.00
Missionnaire de Stoneham et de St-Adolphe.....	220.00
“ de St-Adrien et de St-Alphonse.....	100.00
“ d'Ashford.....	30.00
“ de Coleraine et Price.....	40.00
“ de St-Côme.....	25.00
“ de St-Eleuthère.....	50.00
“ de St-Etienne.....	50.00
“ de St-Gilles.....	75.00
“ d'Inverness, Leeds et St-Pierre-Baptiste.....	200.00
“ de Ste-Justine.....	180.00
“ de Laval et Lac Beauport.....	200.00
“ de St-Magloire.....	160.00
“ de St-Marcel.....	100.00
“ de St-Martin.....	250.00
“ de St-Narcisse.....	100.00
“ de St-Nérée.....	100.00
“ de Notre-Dame de Lourdes.....	150.00
“ de St-Pamphile.....	50.00
“ de St-Paul de Montminy.....	220.00
“ de Ste-Perpétue et St-Benoit.....	305.00
“ de Ste-Philomène.....	100.00
“ du Sault-au-Cochon.....	25.00
“ du Sacré-Cœur de Marie.....	50.00
“ de Valcartier et Tewkesbury.....	150.00
“ de St-Ubalde.....	50.00
“ de Ste-Rose de Watford.....	50.00
“ de St-Samuel.....	25.00
	<hr/>
Total des allocations.....	\$8030.00

RÉSUMÉ.

Recette de 1884.....	\$3481.70
En caisse de l'an dernier.....	4461.54
<b>Total.....</b>	<b>\$12943.33</b>
Montant alloué pour 1884-85.....	8030.00
<b>Reste en caisse.....</b>	<b>\$4913.33</b>

*Quêtes faites le jour de la Pentecôte pour les écoles sauvages.*

1884.

Diocèse de Québec.....	\$1312.15
“ de Montréal.....	450.00
“ des Trois-Rivières.....	270.00
“ de St-Hyacinthe.....	359.54
“ d'Ottawa.....	321.33
“ de Rimouski.....	211.40
“ de Sherbrooke.....	151.45
“ de Chicoutimi.....	46.00
Vicariat apost. de Pontiac (2 ans).....	410.59
	<b>\$3632.55</b>
Donné à Mgr Taché.....	\$905.73
“ à Mgr Faraud.....	905.73
“ à Mgr Grandin.....	905.73
“ à Mgr Lorrain.....	454.00
Payé pour lettre de change.....	6.81
Balance en mains pour Mgr Bossé.....	454.00
En mains pour l'année prochaine.....	0.55
	<b>\$3632.55</b>

*Collectes pour les Lieux Saints.*

1884.

Diocèse de Québec.....	\$1290.94
“ de Montréal.....	1000.00
“ des Trois-Rivières.....	416.84
“ de St-Hyacinthe.....	414.06
“ de Rimouski.....	286.00
“ d'Ottawa.....	253.41
“ de Sherbrooke.....	181.61
“ de Chicoutimi.....	132.00
Vicariat apostolique de Pontiac.....	118.63
	<b>\$4093.49</b>

**CONSEIL DE LA PROPAGATION DE LA FOI**

A QUÉBEC.

L'HONORABLE P. GARNEAU, PRÉSIDENT,  
M. THEOPHILE LEDROIT, VICE-PRÉSIDENT,  
M. J. A. CHARLEBOIS, SECRÉTAIRE,  
M. HENRI TETU, Prêtre, TRÉSORIER.  
TRÈS-RÉV. C. E. LÉGARÉ, V.G.  
HON. THOS. MCGREEVY,  
M. J.-ELIE MARTINEAU,  
M. CYRILLE TESSIER,  
M. FRÉDÉRIC KIROUACK.

HENRI TETU, PRÊTRE

## DIOCÈSE DE MONTRÉAL.

*Etat des recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans le diocèse de Montréal, pour l'année 1884.*

### VILLE DE MONTRÉAL ET BANLIEUE.

St-Pierre .....	\$420.00	Rapporté .....	\$1269.30
Notre-Dame .....	392.00	Frères des Ecoles Chrétiennes	
Cathédrale .....	159.00	(rue St-Laurent) .....	19.17
St-Jacques (Montréal) .....	68.25	Frères des Ecoles Chrétiennes	
St-Jean-Baptiste .....	58.05	(paroisse St-Jacques) .....	13.67
Notre-Dame de Grâce .....	58.00	Frères des Ecoles Chrétiennes	
Ste-Cunégonde .....	50.00	(Hochelega) .....	11.00
Hôtel-Dieu .....	43.00	Frères des Ecoles Chrétiennes	
Frères des Ecoles Chrétiennes		(paroisse St-Patrice) .....	6.16
(rue Cotté) .....	21.00	Grand Séminaire .....	5.32
Porté .....	\$1269.30		\$1324.62

### CAMPAGNES.

L'Assomption .....	\$ 159.64	Rapporté .....	\$2416.68
St-Barthélemi .....	153.00	Ste-Théodosie .....	30.50
Verchères .....	118.00	St-Calixte .....	25.50
St-Rémi .....	108.50	Repentigny .....	24.07
Ste-Rose .....	107.25	St-Edouard .....	23.50
St-Roch .....	101.25	Ste-Elisabeth .....	22.00
L'Epiphanie .....	100.00	St-Cyprien .....	21.45
Laprairie .....	97.05	Lachenaie .....	21.40
St-Constant .....	87.00	Valleyfield .....	21.00
Yarenes .....	86.90	St-Alexis .....	20.00
Longueuil .....	84.50	St-Jean-Chrysostôme .....	19.25
St-Michel de Napierville .....	75.00	Longue-Pointe .....	18.00
Contrecoeur .....	73.95	Ste-Philomène .....	16.70
Couvent de Lachine (2 ans) ..	72.00	Pénitencier (St-Vinc. de Paul)	15.92
Mascouche .....	71.79	St-Eustache .....	15.50
Terrebonne .....	65.33	St-Ambroise .....	15.20
St-Jacques de l'Achigan .....	61.50	Pointe-aux-Trembles .....	14.12
Berthier .....	60.00	St-Jérôme .....	14.00
St-Hubert (2 ans) .....	57.00	Rivière des Prairies .....	14.00
Lanoraie (2 ans) .....	52.80	Ste-Martine .....	13.00
Ste-Geneviève .....	50.00	St-Bruno .....	12.00
St-Sulpice .....	48.97	Ste-Dorothée .....	11.25
Ile Dupas .....	48.00	Collège de l'Assomption .....	11.15
St-Vincent (Ile Jésus) .....	47.25	St-Hermas .....	9.00
Ste-Thésèse .....	40.70	St-Julie .....	8.85
Sault-au-Récollet .....	39.50	St-Zotique .....	8.75
St-Isidore .....	39.40	St-Marthe .....	8.25
Lachine .....	39.00	Couvent de Longueuil .....	8.25
St-Philippe .....	38.00	Ile Perrot .....	8.00
St-Lin .....	35.25	Ste-Mélanie .....	7.50
St-Jacques-le-Mineur .....	35.00	Ile Bizard .....	7.40
St-Martin .....	35.00	St-Urbain .....	7.00
Lavaltrie .....	32.15	St-Valentin .....	6.50
St-Thomas .....	32.00	St-Anicet .....	6.50
St-Paul de Joliette .....	32.00	St-Théséphore .....	5.50
Ste-Anne des Plaines .....	32.00	St-Clet .....	5.25
Porté .....	\$2416.68	Porté .....	\$2912.94

Rapporté .....	\$2912.94	Rapporté .....	\$2939.94
Ste-Monique .....	5.00	St-Gabriel de Brandon .....	2.86
Châteauguay .....	5.00	Les Cèdres .....	2.00
Ste-Scholastique .....	5.00	St-Colomban .....	1.56
Beauharnois .....	4.50	Bienheureux Alphonse .....	1.50
Vandreuil .....	4.00	St-Damien .....	0.50
Ste-Justine .....	3.50	St-Régis .....	
Porté .....	\$2939.94		\$2950.36

DIVERSES SOURCES.

Legs de Dme Bélanger (St-Jacques l'Achigan) .....	\$100.00
“ Rév. C. Loranger (Curé de Lanoraie) .....	50.00
“ Dme Dubois (St-Rémi) .....	50.00
“ Dlle Duchesnois (Varenes) .....	40.00
Intérêt, constitut, loyer de la propriété De Witt, etc., etc..	723.00
Total .....	\$963.00

RÉCAPITULATION DES RECETTES POUR L'ANNÉE 1884.

Ville et Banlieue .....	\$1324.62
Campagnes .....	2950.36
Diverses sources .....	963.00
Grand Total .....	\$5237.98

*Etat des sommes allouées et payées par le Conseil de la Propagation  
de la Foi, à Montréal, pour l'année 1884.*

RR. PP. Oblats .....	\$800.00
Œuvre des Tabernacles .....	100.00
Missions du Nord-Ouest .....	100.00
“ de Madawaska .....	50.00
Eglise de St-Donat .....	200.00
“ Ste-Emmélie .....	100.00
“ St-Michel des Saints .....	100.00
“ Ste-Clothilde .....	55.00
“ St-Calixte .....	15.00
Presbytère de St-Hippolyte .....	200.00
Missionnaire de Caughnawaga .....	200.00
“ St-Colomban .....	200.03
“ Howick (2 ans) .....	266.67
“ Ste-Anastasie (Lachute) .....	100.00
“ Bienheureux Alphonse .....	150.00
“ Ste-Julienne .....	75.00
“ Dundee .....	100.00
“ St-Calixte .....	75.00
“ Ste-Béatrix .....	100.00
“ Ormstown .....	100.00
“ Rawdon .....	75.00
“ St-Donat .....	150.00
“ St-Damien .....	100.00
“ St-Côme .....	125.00
Porté .....	\$3811.67

Rapporté.....		\$3811.67
“ Ste-Emmélie.....		125.00
“ Hinchinbrooke.....		150.00
“ Ste-Marguerite.....		125.00
“ St-Michel des Saints.....		150.00
“ St-Hippolyte.....		125.00
“ Ste-Lucie.....		125.00
Total.....		<u>\$4336.67</u>

*Débourrés.*

Allocations de 1884.....	\$4336.67
Administration, Impressions, Réparations, Taxes, Assu- rance, etc., etc.....	429.85
Total des déboursés.....	<u>\$4766.52</u>

RÉSUMÉ.

En caisse au 31 Décembre 1883.....	\$6612.26
Recettes de 1884.....	5237.98
Total.....	<u>\$11850.24</u>
Déboursés de 1884.....	\$4766.52
En caisse au 31 Déc. 1884 pour faire face aux dépenses de 1885.....	\$7083.72

Trésorier de Montréal, 16 Janvier 1885.

J. A. VAILLANT, Sec.-Trés

DIOCESE DES TROIS-RIVIÈRES.

*Liste des contributions à l'Œuvre de la Propagation de la Foi pendant l'année 1884.*

Les Trois-Rivières.....	\$208.27	Rapporté .....	\$1966.33
Ste-Monique .....	290.00	Kingsey .....	21.50
La Baie du Febvre .....	142.62	St-Prosper .....	16.00
La Rivière-du-Loup .....	76.77	Durham (L'Avenir).....	25.65
Maskinongé .....	100.00	St-Didace .....	6.50
Gentilly .....	30.70	St-Cyrille .....	19.72
St-Léon.....	87.90	Notre-Dame du Mont-Camel.	1.32
St-Grégoire .....	85.67	Tingwick .....	15.00
St-Médard de Warwick.....	66.50	St-Stanislas.....	32.00
St-Thomas .....	40.00	St-Luc .....	5.00
Nicolet.....	51.00	St-Pie.....	13.00
Séminaire de Nicolet .....	4.15	St-Tite .....	22.89
St-Maurice .....	42.00	Ste-Hélène .....	3.75
Champlain .....	57.00	Ste-Victoire .....	12.00
La Pointe du Lac.....	18.10	St-Fulgence .....	21.00
St-Zéphirin.....	21.33	Ste-Perpétue .....	14.00
St-Guillaume .....	27.00	St-Christophe.....	24.00
Bécancourt .....	33.43	St-Paul de Chester .....	4.35
St-Pierre les Besquets.....	28.40	St-Paulin.....	25.00
Ste-Angèle .....	23.20	Ste-Eulalie .....	13.32
Ste-Gertrude.....	18.00	St-Valère .....	00.50
St-Narcisse.....	9.50	St-Léonard .....	2.00
Ste-Anne de la Pérade.....	31.57	St-Albert et Ste-Elizabeth.	11.00
St-Justin .....	44.50	St-Wenceslas .....	1.00
Ste-Ursule .....	31.43	Ste-Thécle .....	13.45
Yamachiche .....	51.00	St-Eugène.....	5.50
Batiscan .....	60.00	St-Alexis .....	
St-Barnabé .....	32.00	St-Jean de Wickham .....	
Ste-Geneviève.....	30.69	Ste-Clothilde .....	
St-David.....	34.90	Cap de la Madeleine .....	
Drummondville.....	20.50	St-Louis de Blandford.....	
St-Michel .....	29.37	St-Elie .....	
St-Boniface .....	17.90	St-Célestin.....	
St-François du Lac.....	50.65	St-Bonaventure .....	
St-Etienne .....	15.48	St-Germain de Grantham.....	
Ste-Sophie.....	16.00	St-Flore .....	
St-Norbert.....	18.00	Stanford .....	
St-Sévère.....	11.30		
Ste-Brigitte .....	14.50		
Porté .....	\$1966.33	Total de la recette.....	\$2295.73

*Emploi des fonds de la Propagation de la Foi de 1884.*

Diocèse de Sherbrooke.....	\$400.00
Impressions, effets, voyages, etc.....	350.00
Annales.....	150.00
Aide à quelques prêtres.....	200.00
Hôtel-Dieu d'Arthabaska.....	50.00
Missions du St-Maurice.....	30.00
" des Piles.....	100.00
" de St-Mathieu.....	50.00
St-Albert et Ste-Elizabeth.....	50.00
Ste-Clothilde.....	80.00
Ste-Thècle.....	50.00
St-Aimé.....	100.00
St-Alexis.....	30.00
St-Jean.....	70.00
Ste-Eulalie.....	50.00
St-Louis.....	70.00
Ste-Brigitte.....	60.00
St-Eugène.....	80.00
St-Elie.....	80.00
Ste-Perpétue.....	70.00
Ste-Angèle.....	30.00
St-Cyrille.....	40.00
St-Rémi.....	70.00
Chapelle des Forges St-Maurice.....	50.00
<b>Total.....</b>	<b>\$2310.00</b>
Balance en caisse le 31 Décembre 1883.....	\$90.80
Montant de la recette de 1884.....	\$2295.78
Total de la recette.....	\$2386.58
Sommes allouées.....	2310.00
Balance en caisse le 31 Décembre 1884.....	\$76.58

L. SÈV. RHÉAULT, P<sup>TR</sup>E, CHAN.,  
Trésorier.

DIOCÈSE DE ST-HYACINTHE.

*Etat des Recettes et Dépenses de l'Œuvre de la Propagation de la Foi  
dans le Diocèse de St-Hyacinthe pour l'année 1884.*

RECETTE.

St-Antoine.....	\$120.00	Rapporté.....	\$1010.36
Don d'un paroissien.....	66.67	St-Dominique.....	16.41
St-Denis.....	116.00	La Présentation.....	15.35
St-Hyacinthe.....	101.60	St-Angele.....	13.77
Belœil.....	58.00	St-Hilaire.....	13.50
St-Alexandre.....	57.50	Upton.....	12.00
N.-D. de St-Hyacinthe.....	41.00	Farnham.....	12.00
Ste-Rosalie.....	40.00	St-Georges.....	10.50
St-Jean-Baptiste.....	37.12	Milton.....	10.00
St-Gregoire.....	36.00	St-Mathias.....	9.60
St-Theodore.....	34.67	St-Judes.....	7.75
St-Simon.....	34.00	St-Pie.....	7.50
St-Ours.....	30.00	St-Barnabé.....	7.05
St-Sébastien.....	29.80	St-Marcel.....	7.00
Stanbridge.....	28.40	Roxton.....	5.75
St-Césaire.....	28.00	Richelieu.....	4.50
St-Hugues.....	24.75	St-Valerien.....	4.50
St-Marc.....	24.00	St-Victoire.....	4.20
St-Roch.....	23.00	St-Louis.....	3.00
St-Aimé.....	22.70	St-Liboire.....	3.00
St-Charles.....	20.00	St-Joachim.....	1.00
St-Anne.....	19.65	Dunham.....	1.00
St-Robert.....	17.50		
Porté.....	\$1010.36	Total.....	\$1179.74

DÉPENSE.

Au diocèse de Sherbrooke.....	\$400.00
Annales.....	49.50
Visite pastorale.....	66.94
Voyages.....	25.30
Missionnaires.....	515.00
Eglises pauvres.....	123.00
Total.....	\$1179.74

J. A. GRAVEL, V. G., Sec.

## DIOCESE DE ST-GERMAIN DE RIMOUSKI.

*Propagation de la Foi.—Exercice 1884-85.*

### RECETTE.

Rimouski.....	\$ 43.63	Rapporté.....	\$459.67
Trois-Pistoles.....	40.00	Ste-Rose (2 ans).....	3.50
Bic.....	35.00	St-Matthieu (2 ans).....	3.00
Ste-Anne des Monts.....	30.84	St-Honoré.....	2.80
Ste-Flavie.....	26.65	St-Gabriel.....	2.50
Ile-Verte.....	25.63	St-Epiphanie.....	2.50
St-Octave de Métis.....	25.00	St-Louis du ha ! ha !.....	2.42
Cacouna.....	23.00	St-François-Xavier.....	2.40
St-Arsène.....	22.00	Cap d'Espoir.....	2.21
St-Fabien.....	21.60	St-Charles de Caplan.....	2.15
Carleton.....	20.00	Paspebiac.....	2.00
Maria.....	18.98	St-Godefroi.....	2.00
St-Anaclet.....	18.90	New-Port.....	1.65
St-Simon.....	17.50	Ste-Blandine (2 ans).....	1.30
Ste-Anne Pte au Père.....	12.66	St-Bonaventure.....	1.25
Ste-Luce.....	11.30	St-Paul de la Croix.....	1.00
L'Assomption.....	11.11	Notre-Dame du Lac.....	1.00
Notre-Dame du S.-Coeur 2 ans.....	10.20	St-Moise (2 ans).....	1.00
Notre-Dame des Sept Doul....	7.10	Rivière au Renard.....	1.00
Ste-Angèle.....	5.40	Mont Louis.....	0.93
St-Jean l'Évangéliste.....	4.87	St-Pierre de Malbaie (2 ans)...	0.60
St-Jean de Dieu (2 ans).....	4.37	St-Georges do do .....	0.50
Ste-Félicité.....	4.34		
St-Donat.....	4.30		
St-Ed. des Méchins.....	4.06		
Port Daniel.....	3.87		
St-Modeste.....	3.86		
	3.50		
Porté.....	\$459.67	Reçu de la paroisse de Matane depuis la clôture des comptes.	\$7.40
		(Cette somme entrera dans la recette de l'année prochaine.)	

N'ONT RIEN FOURNI :

Grande Rivière,  
Percé,  
St-Alexis,  
Ste-Adélaïde de Pabos,  
St-Clément,  
Cloridorme,  
Cascapédiac,  
St-Joseph de Lepage,  
St-Hubert,

St-Urie,  
Cap Char,  
Ristigouche,  
Ste-Françoise,  
St-Damase,  
Douglastown,  
Cap Rosier,  
Ause au Griffon,  
Gaspé.

RÉSUMÉ.

*Recette.*

Balance en mains le 31 décembre 1883.....	\$ 11.17
Contribution de 1884.....	497.38
Intérêt sur dépôt.....	12.89
	<hr/>
	\$521.44

*Dépenses.*

Aide aux curés et missionnaires pauvres.....	\$410.00
Annales et fret.....	26.61
Balance en mains.....	84.83
	<hr/>
	\$521.44

CEYLAN.

Mgr Ch. Bonjean, Oblat de Marie Immaculée, vicaire apostolique de Colombo, écrivait au journal, *Les Missions Catholiques*, le 16 janvier 1884 :

“ Je voudrais attirer l'attention sur l'importance des missions des Pères Oblats à Ceylan, dans l'espoir que la vue du bien immense qui peut se faire dans les deux grands vicariats de Colombo et de Jaffna, déterminera quelques prêtres à venir partager nos travaux. Je ne donnerai que des chiffres ; mais, pour toute âme qui aime Jésus-Christ, ils auront leur éloquence.

Vicariat de Colombo.	{	1,500,000 infidèles.
		115,000 catholiques.
		27 missionnaires !!
Vicariat de Jaffna.	{	700,000 infidèles.
		80,000 catholiques.
		36 missionnaires.

“ Ainsi, plus de deux millions d'infidèles à amener à Jésus-Christ ! Si l'on pouvait s'employer d'une manière suivie à leur évangélisation, on obtiendrait, surtout dans le Sud, des résultats qui récompenseraient bien les missionnaires de tous leurs travaux.

“ Actuellement il se fait dans l'île environ 1,500 ou 2,000 conversions par an. Ce chiffre serait facilement décuplé si l'on avait des prêtres à consacrer spécialement à l'évangélisation des païens. J'ose dire que ce ministère rencontrerait ici moins d'obstacle que dans la plupart des pays de mission.

“ Mais que peut faire le vicaire apostolique de Colombo, avec vingt-sept missionnaires dont plusieurs sont vieux et infirmes, et avec une population catholique de 115,000 âmes ? Ce n'est pas la moitié de ce qu'il nous faudrait pour leur assurer les secours de la religion. Dans cette tournée pastorale je puis dire que ma tristesse a été profonde en voyant la détresse où sont ces pauvres Singalais si dévoués à leurs prêtres.

“ L'ignorance religieuse est grande, le nombre de ceux qui ne peuvent remplir leurs devoirs religieux l'est aussi et

l'on peut bien appliquer à ce peuple ces paroles de Jérémie : *Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret eis*. Car que peut faire un pauvre missionnaire chargé de 5,000, 6,000, 8,000 chrétiens dispersés dans dix ou quinze villages ? Quelque zèle qu'il déploie, il a la douleur de laisser beaucoup d'âmes en souffrance.

“ Nous avons ouvert un séminaire, qui compte pour le moment *deux* élèves. Avant que cette institution porte les fruits que j'en attends, combien d'années devront encore s'écouler !

“ Je ne parlerai pas ici de la détresse matérielle où nous sommes. La providence a voulu que je me chargeasse de ce vicariat sans avoir une obole en mains, et sans espoir de recevoir aucun secours d'Europe. Je ne me plains pas de cette disette d'hommes et d'argent ; je m'abandonne les yeux fermés à la bonté de Dieu ! Mais je le supplie de faire tomber ces lignes sous les yeux de quelques prêtres jeunes, braves et généreux que la perspective d'une vie pauvre et laborieuse n'effraie pas, qui aient soif du salut des âmes, et qui veuillent placer le succès de leurs efforts sous l'égide de Marie Immaculée. Nous n'avons rien à leur promettre que des privations sans nombre, des travaux sans repos, et des âmes innombrables à gagner à Jésus-Christ.

---

# TERRE-SAINTE

(Annales de la Mission de N.-D. de Sion. en Terre-Sainte.)

## NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR LE

R. P. MARIE ALPHONSE RATISBONNE

(Suite.) (1)

Il était encore à Laval dans une maison de prières et d'études, se préparant au sacerdoce, lorsqu'il vit arriver son frère tout ému. Qu'était-il donc survenu ? Voici en deux mots l'histoire : Après la construction de la chapelle de la rue Oudinot érigée en souvenir et en reconnaissance du bienfait reçu à Rome, il restait aux deux frères une somme considérable destinée à payer la maison achetée pour commencer l'œuvre de Sion. Un homme d'affaire, à qui on l'avait confiée, disparut en l'emportant.—Une maison achetée, et pas un sou pour la payer ! Le P. Théodore venait raconter sa peine à son frère bien-aimé et terminait son récit en disant : " Dieu voudrait-il nous dire de renoncer à notre entreprise ? " Le P. Marie, sans rien répondre, prend son frère et le conduit devant la crèche de l'enfant Jésus, c'était au temps de Noël :

" Voyez, mon cher frère, voyez ce petit Jésus qui a voulu venir au monde dénué de tout. Ne nous dit-il pas au contraire que c'est dans de pareilles conditions qu'il faut entreprendre les œuvres agréables à ses yeux ? " On s'abandonna donc à la Providence ; quelques âmes pieuses trouvèrent la somme nécessaire ; la maison fut payée et l'œuvre commença. Dieu n'a pas cessé de la bénir d'une manière visible.—Le P. Marie fut d'abord deux ans à Paris travaillant avec son frère... Mais sa mission n'était point en

(1) Voir Annales de la Propagation de la Foi, No 24, p. 286, octobre 1884.

Europe ; et son cœur l'appelait à Jérusalem. C'est là qu'il devait se dévouer plus directement à la conversion des fils d'Israël. Lorsqu'il manifesta à son frère le désir de répondre à cet attrait, le R. P. Théodore lui dit cette magnifique parole : " Eh bien ! partez, mon frère, mais comme les " apôtres. Je vous envoie sans ressources."

Le P. Marie partit dont riche surtout de sa foi en la divine Providence, c'était le 12 septembre 1855.

Les *Annales de la Mission de N.-D. de Sion* ont raconté l'histoire des travaux et des succès de l'intrépide missionnaire ; elles ont montré à l'œuvre ces vaillantes religieuses qui le secondèrent si admirablement. Nous ne referons pas cette histoire. Contentons-nous d'un résumé très succinct, en suivant l'ordre des années.

Durant son premier séjour en Terre-Sainte, de septembre 1855 à juin 1856, le Père obtient du Patriarche l'autorisation nécessaire, il reçoit les quatre premières religieuses de N.-D de Sion destinées à commencer la mission, et négocie le rachat des ruines de l'*Ecce-Homo*.

En juin 1856, le P. Marie revient en Europe, et pendant quinze mois, il quête en Espagne, dans le Nord de la France et en Belgique.

Le second séjour à Jérusalem, d'octobre 1857 en avril 1858, voit se terminer après bien des difficultés les négociations relatives au rachat de l'*Ecce-Homo*. Le 20 janvier 1858, le Saint Sacrifice de la Messe était célébré à 4 heures du matin au milieu des ruines ; et le Vendredi-Saint suivant le P. Marie prêchait la Passion au Calvaire.

Vers la fin d'avril 1858 jusqu'en mars 1860, il est de nouveau quêteur. L'Espagne, la France, la Belgique le revoient tour à tour, il se rend en Angleterre. Seule la maladie vient interrompre ses courses apostoliques, et lui donner forcément un repos qu'il ne voulait prendre que la nuit en chemin de fer. Le séjour qu'il fit à Caunterets fructifia pour ses œuvres. Dieu lui fit rencontrer là des amis généreux et entièrement dévoués auxquels il écrira plus tard : " Vous " êtes devenus les coopérateurs de l'œuvre à laquelle la " Vierge de Sion m'a appelé. Elle vous avait en vue aussi " bien que moi dans l'acte éclatant de sa miséricorde."

C'est dans son voyage en Angleterre, en 1859, que le P. Marie rencontra M. Oudal, ministre protestant des plus considérés à Cantorbery. Il reçut à Londres un billet ainsi conçu : " J'ai appris que vous êtes en Angleterre et que vous deviez venir à Cantorbery, je serais heureux de faire votre connaissance."

Le P. Marie considérant ce billet comme un ordre du ciel s'empresse de se rendre à ce désir et arrive à la demeure de M. Oudal. Le pasteur qui l'attendait se jette à ses pieds, en disant : " Je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison." Le Père Marie le relève, l'embrasse, et, en quelques minutes de conversation, dissipe tous les doutes qui le retenaient encore dans l'erreur. M. Oudal demande ce qu'il doit faire, le P. Marie lui laisse comme pratique le *Souvenez-vous* à réciter chaque jour et lui donne rendez-vous à Paris pour la fête de l'Assomption afin d'y faire son abjuration.

A cette date du 15 août, le Pasteur de Cantorbéry était donc attendu avec anxiété chez les Pères Ratisbonne.

L'époque approchait et toute promesse semblait oubliée. Enfin la veille du grand jour arrive. Aucune nouvelle.

Le P. Marie, soucieux, désespérant presque de sa conquête, va se jeter aux pieds de la Sainte Vierge, c'était le soir ; tout-à-coup on annonce l'arrivée du nouveau et fidèle converti. La joie fut grande à Sion et au Ciel. Depuis, M. Oudal est entré dans les ordres sacrés et dirige une des plus ferventes paroisses d'Angleterre.

En mars 1860, le P. Marie retourne pour la troisième fois en Terre-Sainte. On loue à Saint Jean *in Montana* une maison destinée d'abord au repos des religieuses malades, et qui sera plus tard transformée en Orphelinat pour les jeunes filles. On construit le couvent de l'*Ecce-Homo*. Le 20 janvier 1862, les religieuses en prennent possession, et la messe est solennellement chantée dans la chapelle provisoire.

Ce fut l'époque des massacres du Liban. Le Père Marie écrivit alors au journal le *Monde* une lettre pleine de cœur. Nous sommes heureux de remettre sous les yeux du lecteur le passage suivant : " Que les familles de nos dévouées religieuses de N.-D. de Sion ne se tourmentent pas. J'ai fait

“ revenir au couvent de Jérusalem les sœurs et les orphe-  
“ lines de notre couvent de Saint-Jean *in Montana*. Ici elles  
“ seront bien gardées. Je serai d'ailleurs averti à temps,  
“ et nos dispositions sont prises. Quant à moi je m'estime-  
“ rais trop heureux de répandre mon sang sur la *voie dou-*  
“ *loureuse*. A défaut d'autre témoignage, le sacrifice de ma  
“ vie compterait devant Dieu, et ne serait pas inutile à  
“ Sion. ”

Du mois de mai 1862 en avril 1864, le P. Marie se retrouve en France pour les besoins de sa mission. Il prolonge son séjour à Paris durant l'absence de son frère, le R. P. Théodore, qui est allé à Rome présenter la Règle et les constitutions de N.-D. de Sion à l'approbation du Souverain Pontife.

Au milieu de ces préoccupations sans nombre, le P. Marie suivait avec intérêt les travaux de son vénéré frère et les progrès rapides de l'œuvre Sionienne. Un jour, comme inspiré du ciel, il avait dit au R. P. Théodore : “ Mon frère, partez pour Rome. ”—Ce frère maintenant y était, et, béni dans ses démarches au delà de toute espérance, il envoyait de la Ville Eternelle le télégramme suivant : “ Rome a parlé, la cause est finie. La joie est grande. Sion est  
“ fondée sur la pierre. *Magnificat*. ” —Le R. P. Marie répondit immédiatement par ces mots : “ Gloire à Dieu seul, *Memo-*  
*rare*. ”

La nouvelle fut apportée à Sion, le *Magnificat* plutôt acclamé que chanté, et le 8 septembre 1863, fête de la Nativité de la Sainte-Vierge, l'approbation de l'Institut était publiée.

Aussi le cœur plein de joie, le P. Marie, après deux ans d'absence, repart pour l'Orient le 19 avril 1864.

Alors commencèrent les constructions provisoires sur un nouveau terrain acheté à Saint-Jean, et l'installation de l'orphelinat. Rappelons ici un gracieux souvenir des attentions de la Vierge Mère.

De très grandes difficultés avaient jusqu'en 1862 empêché le P. Marie de trouver à *Saint-Jean-in-Montana* un terrain convenable à un prix abordable. L'époque de sa retraite annuelle étant arrivée, il la fit à Saint-Jean dans une cabane en bois, où une pluie incessante le retint pendant tout le

temps que durèrent les Exercices. Le dernier jour, le 20 janvier, la pluie s'étant un peu arrêtée, le Père sortit quelques instants sur la terrasse et là, s'adressant à Marie : "*Ma bonne Sainte-Vierge, lui dit-il, si vous voulez que je construisse le couvent de Saint-Jean, faites-moi connaître par un signe l'emplacement à choisir.*"

Il avait à peine achevé sa prière, qu'un arc-en-ciel se leva sur une petite fontaine, dite de la Sainte-Vierge, et décrivant son cercle, posa l'autre extrémité sur un plateau admirablement situé. Les démarches furent faites immédiatement et l'acquisition conclue malgré tous les obstacles.

Au mois d'août 1866, P. Marie est rappelé en France par une de ses sœurs mourante ; et au mois de mai de l'année suivante, il se retrouve à son poste pour travailler activement durant six années consécutives. Le 3 avril 1868 avait lieu l'inauguration solennelle du sanctuaire définitif de l'*Ecce-Homo*... et le Patriarche donnait par un bref l'autorisation de commencer l'OEuvre des jeunes garçons.

Une cinquième fois, apôtre et quêteur infatigable, le P. Marie revient en Europe vers la fin de septembre 1873. Sa santé ébranlée réclamait aussi un changement d'air. Dieu le retint quatre mois à Marseille par une maladie grave ; il reçut les derniers sacrements. Cette épreuve donna à la famille qui, depuis la rencontre de Cauterets, avait eu plusieurs fois le bonheur de lui offrir l'hospitalité, le temps d'admirer la patience, la sénérité et l'exquise charité du cher malade. A peine rétabli, le P. Marie se rendit à Paris, et, de retour à Marseille, s'embarqua pour Constantinople, et rentra enfin à Jérusalem en mai 1874.

Son sixième séjour de trois années fut spécialement employé à la fondation de l'institution Saint-Pierre. Le 8 septembre 1874, on l'installait provisoirement à Jérusalem.

En attendant, on acquérait des terrains pour l'école des arts-et-métiers.

Au milieu de ses travaux, en octobre 1877, un télégramme l'appela subitement à Paris. Le R. P. Théodore avait été gravement frappé par une attaque d'apoplexie. Le P. Marie revit son frère bien aimé, lui prodigua ses soins fraternels, et lorsque l'état du malade fut plus rassurant, il revint à Marseille.

Mais, avant d'aller revoir les Saints-Lieux, il voulu réaliser enfin un pieux projet que son cœur reconnaissant avait certes bien eu le droit de former.

Le P. Marie n'avait point revue Rome depuis sa conversion. Le 25 janvier 1878, il se décide et part de Marseille résolu à garder l'incognito le plus absolu ! Il arriva le 26 ; un quart-d'heure après l'arrivée, il était prosterné à Saint-André *delle Frate*, à la place même où, trente-six ans auparavant, le geste de la Vierge Marie l'avait forcé à s'agenouiller. Nous empruntons ces détails aux souvenirs d'un ami : « Quelles émotions, quel retour, disait-il en sortant ! Si je n'en suis pas mort, c'est que je n'ai point de cœur, autrement je n'aurais pas résisté ! » Il se rendit ensuite à la sacristie pour s'inscrire et pouvoir le lendemain offrir le Saint Sacrifice à l'autel de la Vierge. « D'où venez-vous ? » lui demande-t-on. « *De Jérusalem, où j'habite.* » « Oh ! alors, vous connaissez Ratisbonne ? » « *Si je le connais ! c'est pour lui que je vais offrir la Messe demain.* » Les prêtres sacristains ne soupçonnèrent rien.

Son émotion, en disant cette première Messe à Saint-André, fut grande et visible. On crut qu'il ne pourrait pas achever le Saint-Sacrifice. Avec quelle ferveur il l'offrit pour Sion et pour les enfants d'Israël !

Avertis par le cardinal-préfet de la Propagande, les moines lui donnèrent toutes les marques du plus profond respect, lui demandant tous à genoux sa bénédiction ! Ils l'attiraient le plus possible chez eux ; ce qui, à vrai dire, n'était pas difficile.

Le P. Marie-Alphonse passait dans cette église une partie de ses journées, caché dans quelque tribune ou derrière un coin de draperie, d'où il pouvait apercevoir le point qu'il avait vu resplendir un jour d'une clarté extraordinaire et subite. Là il serait mort volontiers ! « Une fois, dit-il, j'en fis la demande à ma céleste Mère, mais elle me répondit : *Marche, marche.* »

L'incognito continua à être gardé le plus possible.

Dans ses courses pleines de souvenirs émouvants, le P. Marie n'oublia pas le Gesù, où avait eu lieu son abjuration, son baptême, sa première communion. Toutes ces grâces il les avait reçues le 31 janvier 1842 à l'autel de Saint-Ignace,

et le 31 janvier 1878 il désirait offrir le saint sacrifice à ce même autel. A la sacristie il présente sa carte : *Marie-Alphonse Ratisbonne*. Le jeune prêtre qui la reçoit, en la voyant, dit : " Mais ce sont les mêmes noms que *Ratisbonne de Saint-André* ! " " Oui, répond le P. Marie, c'est singulier, les mêmes noms, et nous sommes du même pays, " ajouta-t-il, et tout en resta là.

Cette anecdote et celle de la sacristie de Saint-André furent racontées et égayèrent beaucoup Pie IX.

Le vénérable Pontife était au terme de sa course, il gardait le lit et ne recevait plus personne. Il voulut cependant faire une exception en faveur du P. Marie. Le 7 février, anniversaire du jour où il avait été présenté à Grégoire XVI, après sa conversion, le Père se rend chez le Cardinal Franchi qui lui-même voulut le présenter au Pape et le conduisit dans son propre carrosse. Après quelques moments d'attente le Cardinal l'introduit auprès du vénérable malade.

Sa Sainteté le garda près d'une heure, lui abandonnant sa main à baiser et le questionnant avec le plus vif intérêt, et dans les moindres détails, sur ses œuvres de Terre-Sainte.

Avant de quitter le Pontife, le P. Marie agenouillé lui demanda sa plus paternelle bénédiction pour Sion, pour ses œuvres de Terre-Sainte et leurs bienfaiteurs, pour l'association des Mères Chrétiennes et pour tous ses amis.

Cette bénédiction fut appelée sur tous par l'auguste prêtre du Vatican, peu de jours avant sa mort.

Le cardinal Franchi voulait faire reconduire le Père Ratisbonne dans son carrosse, mais ce nouvel honneur fut décliné et une modeste voiture de place ramena chez lui l'heureux visiteur, l'âme remplie des plus douces émotions et des plus consolantes espérances.

Après son départ Pie IX dit à ceux qui l'entouraient : " *Enfin je l'ai vu, oh ! comme il est sympathique !* " Et il en était tout joyeux, disaient les cardinaux.

L'incognito gardé le mieux qu'on avait pu commençait à être impossible. De tous côtés on cherchait à voir M. Ratisbonne de Saint-André.

Le duc de Torlonia, dont le souvenir se rattachait au 20.

janvier 1842, vint déposer sa carte et demanda à le voir. Il espérait la visite du Père Marie. Pour en éviter beaucoup d'autres, le Père ne fit cette visite, jugée nécessaire, que la veille de son départ. Oui, il fallait partir et quitter ces lieux bénis ! Le P. Marie avouait à ses amis qu'à Saint-André son émotion continuait à être si grande qu'il n'avait pu encore achever une prière vocale ; il n'avait pas même pu finir le *Memorare* souvent commencé.

Le P. Marie, durant son séjour à Rome, avait donc été tout entier et uniquement à la piété.

Ennemi de tout ce qui pouvait mettre en évidence sa personnalité, dégagé de tout intérêt propre, il ne voulut faire aucune démarche pour obtenir des faveurs ou des facilités pécuniaires, ni traiter aucune question d'affaires.— Il était venu “ *pour prier, remercier et être béni.* ”

Le lundi, 4 février, il offrit pour la dernière fois le Saint Sacrifice à Saint-André et s'éloigna ensuite le cœur bien ému.

Les voyages et les quêtes continuèrent encore quelques mois.

Enfin le 14 juillet 1878, le P. Marie s'embarquait à Marseille et retournait dans sa chère mission qu'il ne devait plus quitter. C'était son huitième et dernier séjour en Terre-Sainte.

Alors commencèrent à s'élever les vastes constructions destinées à l'École des Arts-et-Métiers et le *Saint-Pierre* provisoire fut transféré à *Saint-Pierre* définitif.

Le 19 septembre 1883, l'orphelinat de Saint Jean prenait possession des nouveaux bâtiments dont le *Bulletin* de décembre dernier a donné la gravure.

La santé du P. Marie, épuisée par 30 années d'une vie aborueuse et par un séjour trop prolongé sous ce ciel d'Orient, s'affaiblissait visiblement ; les yeux surtout commençaient à refuser leur service. Un nouveau voyage pouvait être sans doute une fatigue de plus, mais un changement d'air paraissait nécessaire. En principe donc, indépendamment de tout événement, le retour prochain du bon Père semblait décidé.

Tout à coup, vers la fin de décembre 1883, une terrible nouvelle arrive par télégramme : “ *Père Théodore gravement*

*malade, vous demande, venez au plus-tôt.*” Père Marie allait partir, laissant bien des affaires en souffrance. Mais un mieux sensible s'annonce dans l'état du malade. Les docteurs sont pleins de confiance et un deuxième télégramme plus rassurant fait croire au Père Marie qu'il peut différer son départ. Hélas ! Cet espoir fut vite déçu. Après ce mieux trompeur, le R. P. Théodore s'endormait dans le Seigneur, 11 janvier 1884. Son frère doit donc revenir, c'est nécessaire, mais la main de Dieu va l'arrêter. Déjà il a fait ses adieux, il a quitté Jérusalem. Deux ou trois fois la tempête sur terre et sur mer l'empêche de partir.

Le retour est remis à la belle saison. Avec quelle impatience nous attendions ces beaux jours qui devaient nous ramener ce vénéré Père. Tous les calculs humains devaient être trompés. Dieu avait voulu tous ces retards forcés et tous ces contre-temps pour donner à son fidèle serviteur la consolation de mourir en Terre-Sainte et laisser à Saint-Jean *in Montana*, qu'il aimait tant, sa précieuse dépouille.

Oui, Saint-Jean de la Montagne avait toutes les préférences du P. Marie ; il l'aimait surtout pour sa retraite annuelle. “J'ai préféré, écrivait-il un jour, Saint-Jean à l'*Ecce-Homo*. A Jérusalem, il m'aurait fallu traverser sans cesse les rues qui séparent du Sanctuaire, au risque de rencontrer des importuns. A Saint-Jean, je goûte les délices de la parfaite solitude et d'un silence qui permet d'entendre plus distinctement la voix de Dieu.

“C'est dans ces montagnes sacrées qu'il y a dix-huit siècles, Elizabeth disait à Marie : “D'où me vient ce bonheur que la mère de mon Dieu vienne à moi ?”—Aujourd'hui 20 janvier, nous tous, instruments de l'œuvre de Dieu, nous pouvons redire les paroles de Marie : *Magnificat, Magnificat.*”

O Père vénéré, c'est aussi sur “ces montagnes sacrées” que la Mère de Dieu va venir vous visiter. Elle vous apportera Jésus, vous prendra pour toujours avec elle, et vous irez au ciel chanter l'éternel *Magnificat*.

Le 30 avril dernier, le P. Marie s'était rendu de Saint-Pierre à Saint-Jean (environ trois heures de distance) pour l'ouverture du mois de la Sainte-Vierge. Il prit froid ; et le lendemain matin, au moment où il revêtait les ornements

sacrés pour le Saint Sacrifice, la fièvre se déclarait terrible. On dut le reconduire à sa demeure et l'aider à se mettre au lit. Cinq jours après, le mardi 6 mai, fête du Martyre de Saint Jean l'Évangéliste, à huit heures du soir, il rendait le dernier soupir et s'endormait doucement entre les bras de Marie. Il avait accompli le 1<sup>er</sup> mai sa 70<sup>me</sup> année. Des pages venues de Jérusalem nous ont apporté comme un parfum de cette tombe à peine fermée. Mais avant de laisser la parole aux témoins des derniers jours, jetons encore un regard sur cette noble et grande figure, et disons un mot de la physionomie morale du P. Marie-Alphonse Ratisbonne.

“ *Fort comme le diamant, plus tendre qu'une Mère.* ” Cette parole d'un homme célèbre résume admirablement le caractère du P. Marie. Gai, plein d'entrain, aimable pour tous, il resta toujours jeune par le cœur. Les années avaient tempéré sa nature ardente et vive ; mais sous ce front dépouillé et radieux brillèrent, jusqu'au dernier jour, ces yeux pleins d'intelligence et de tendresse. Toute la physionomie du P. Marie, a dit quelqu'un, était dans son regard.

C'était une âme grande, magnanime, généreuse et aimante dans la plus exquise pureté.

Le P. Marie eut de nombreux amis ; à tous il donnait large mesure. Ceux surtout auxquels vingt-cinq et trente ans de l'intimité la plus sainte l'avaient uni, pourraient nous raconter les merveilles de ce cœur d'apôtre.

Mais, dans l'intimité même, le P. Marie aimait à rester caché. Il fut, suivant la parole du Père Estrate : “ l'Effacement personnifié. ” Il semblait n'être pour rien dans ses travaux, souffrait avec peine qu'on parlât de lui, et ne faisait presque jamais lui-même allusion à l'événement capital de sa vie. Le comte et la comtesse de Chambord, seuls peut-être, en ont entendu de sa bouche le récit complet..... “ Pouvais-je le refuser à mon Roi ?... ” disait-il. Un air enjoué, des manières nobles et aisées à la fois, cachaient l'homme de la règle et de la mortification.

Toute sa vie il a été fidèle aux pratiques religieuses de ses premières années. Il faisait régulièrement huit jours de retraite. C'était ordinairement à l'époque du 20 janvier, le grand anniversaire, qu'il retrempait son âme dans les exer-

cices spirituels de Saint Ignace, tout entier alors au sein de la solitude et du silence à l'action de grâce.

A le voir, on n'eut point supposé qu'il faisait usage de terribles instruments de pénitence : on fut plusieurs fois obligé de lui soustraire des ceintures et des bracelets de fer.

“ Dans la chambre que l'on m'offrit à la maison de Saint-Pierre à Paris, raconte un ami du Père, chambre occupée avant moi par le P. Marie, j'ai vu de mes yeux une de ces ceintures aux pointes de fer oubliée par lui, et qu'il fit disparaître adroitement en m'y introduisant. Et ce fut qu'après plusieurs séjours au milieu de nous que nous pûmes entrevoir cet esprit de mortification qu'il s'efforçait de cacher sous des dehors tout-à-fait naturels. ”

“ L'amour de la croix fécondait toutes ses œuvres et lorsqu'il nous bénissait en appuyant sa main sur nos fronts, nous sentions cette vertu d'en haut qu'il est impossible de rendre comme on la sent. ”

— Son amour pour l'Eucharistie était sensible : au pied du tabernacle on eut dit qu'il voyait Notre-Seigneur. Qu'il nous soit permis, à ce propos, de rappeler ici un songe qu'eut le Père Marie à Toulouse, peu de temps après sa conversion. C'est lui-même qui va parler : “ J'étais entré dans une église, la Sainte Vierge m'aborde, se place à mon côté, et, me prenant par la main, me conduit dans le chœur. Après m'avoir fait passer derrière le Maître-Autel, elle me montra le Tabernacle. Je vis alors N.-S. Jésus-Christ tel qu'il était après son crucifiement, au moment où on allait le mettre au tombeau. Son corps tout livide portait les marques des terribles souffrances de la Passion et toutefois en cet état il était tout environné d'une auréole éclatante de lumière. La Sainte Vierge me dit alors : “ Le voilà tel qu'il est dans le Saint-Sacrement de l'Eucharistie, ” et tout disparut.— Depuis ce temps, ajoutait le Père, je ne puis communier sans voir Notre-Seigneur tel qu'il m'avait été représenté. ”

Inutile de dire que la dévotion à Marie fut l'âme de sa vie. Il suffit de rappeler cette parole prononcée à son lit de mort : “ Quand je serai très mal, ne me suggerez pas toutes ces invocations qu'on dit aux mourants ; dites-moi seulement *Marie*. Et ce mot descendra jusque dans mon cœur ! ”

L'amour de la croix, l'amour de la Sainte-Vierge, l'amour des âmes résument toute la sainteté du B. Marie.

Quelques fragments de ses lettres achèveront de nous le faire connaître.

“ N'oublions pas, écrivait-il, que l'abondance de bénédictions déversées par les mains de Marie a été précédée de la manifestation de la croix, d'une croix qu'on ne saurait éviter, et qu'il faut savoir envisager et accepter sans frayeur. Marie est là. — Toute ma vie doit voir se reproduire ces deux phénomènes de l'ordre surnaturel : je les rencontre chaque jour dans l'accomplissement de ma tâche si laborieuse et si belle. ”

Aussi, comme il savait encourager et en même temps faire aimer la croix salutaire. En janvier 1864 il écrivait au père d'une religieuse mourante :

“ Cher ami, combien de fois ne m'avez-vous pas demandé le signe de la croix sur votre front ? Vous le receviez à genoux et avec les marques de la piété la plus vive. En ce moment, c'est Dieu lui-même qui, de sa main paternelle, imprime ce signe vivifiant au plus intime de votre cœur. Acceptez-la ; acceptons-la ensemble, unissons nos âmes dans une même douleur et dans une même adoration.

“ Vous avez voulu travailler avec moi sur la voie du Calvaire à la grande œuvre de l'*Ecce-Homo*, et le Seigneur vous a regardé avec amour. Il vous associe aux tourments de sa Passion, il vous offre une part de son calice.

“ Vous avez donné au Bon Dieu votre chère enfant et offert ce sacrifice avec une grandeur d'âme rare, même parmi les plus nobles chrétiens ; et, comme Marie, un glaive de douleur vous transperce de part en part.

“ O cher et digne ami, inclinons notre jugement et, avec la sainte et auguste Mère de Dieu, adhérons humblement aux apparentes contradictions de ce bas monde.

“ Un jour, et ce jour n'est pas éloigné, nous contemplerons avec transport et ravissement les secrets de l'amour de Dieu.”

Et à la malade, fille de Sion, il adressait ce langage plein d'une foi sublime :

“ Ma chère enfant : *Alleluia, Alleluia, Alleluia.* Voilà la

triple exclamation de joie après les souffrances et les tristesses de la Passion...

“ Lorsque nous serons au terme de la lutte, nous aussi, nous entonnerons le chant de l'allégresse ; un éternel *Alleluia*, après quelques sacrifices passagers.

“ Quand sera-ce, Seigneur Jésus ? Quand me direz-vous : *Tu seras aujourd'hui avec moi dans mon paradis*. Selon toute apparence, nous aurons encore à attendre un peu de temps, vous dans les souffrances, moi dans le travail ; vous sur la croix, et moi condamné à voyager au loin. Disons ensemble au Père céleste en union avec Jésus-Christ : “ Père, que *votre volonté soit faite. Alleluia !* ”

Combien de lettres admirables seraient encore à citer ! Elles formeraient un riche et précieux volume. Mais restons sur cette parole de confiance et de résurrection ; malgré notre tristesse et notre deuil disons avec le vénéré défunt : “ Père, que *votre volonté soit faite. Alleluia, Alleluia !* ”

Le cœur du P. Marie fut profondément humble, doux, dévoué, généreux, reconnaissant. Belles et rares vertus qui dénotent une âme noble faite pour les grandes choses et capable de les accomplir.

O père, “ le voyage est fini ”, vos courses apostoliques sont terminées ; au travail a succédé le repos.

Enfant privilégié de Marie, fidèle à la mission que sa voix maternelle vous avait confiée, vous avez pleinement réalisé ses desseins d'amour.

Nous vous saluons encore, et sur la tombe glorieuse où repose votre dépouille mortelle, et dans ce monde invisible où bientôt, nous l'espérons, vous aurez, si vous ne l'avez déjà, la récompense de votre zèle infatigable et de votre inépuisable charité.

---

## DERNIERS JOURS ET DERNIERS MOMENTS

DU

T.-R. PÈRE MARIE-ALPHONSE RATISBONNE,

*Mort à N.-D. de Sion de St-Jean-in-Montana*

*Jérusalem.*

---

Le R. Père Marie-Alphonse Ratisbonne nous a quittés le 6 mai à 8 heures du soir.

La mort de son frère Achille, en novembre 1883, et celle de son frère aîné, Mgr Théodore Ratisbonne, le 10 janvier de la présente année, avaient porté un coup fatal à son cœur sensible et aimant. Atteint d'une faiblesse générale qui avait principalement gagné les yeux, et menacé de cécité, ce bon Père avait le pressentiment qu'il ne subirait pas longtemps cette dure séparation. " Vous verrez, disait-il souvent, que je mourrai à 70 ans. N'est-ce pas avoir assez vécu ? et puis il y a bien des années que je demande au Bon Dieu de mourir à l'âge de la Très-Sainte Vierge." Il disait vrai. Le 1er mai, jour anniversaire de sa naissance et de sa soixante-dixième année, il s'alita pour ne plus se relever.

Parti de Saint-Pierre le mercredi 30 avril, il arrivait à la maison de Saint-Jean, pour l'ouverture du mois de Marie, accompagné de tous les jeunes garçons, des Prêtres et des Frères de l'Etablissement des Arts-et-Métiers. Il organisa aussitôt et présida la Procession en l'honneur de la Très-Sainte Vierge ; elle fut solennelle et splendide.

Mais le lendemain, au moment de revêtir les ornements sacrés pour célébrer la sainte messe, il se sentit pris d'un terrible frisson ; on dut l'aider à regagner sa demeure et à se mettre au lit. La fièvre, le délire, et une agitation extrême s'emparèrent bientôt du cher malade ; c'était le prélude d'une grave pneumonie, au côté droit. Les soins les plus dévoués du docteur Sabadini, assisté par le docteur Chaptin, ne purent empêcher l'aggravation du mal qu'ils avaient jugé mortel dès le début.

Alors s'organisa spontanément dans les trois maisons de Sion une prière perpétuelle ; les enfants se succédaient sans

interruption devant le Très-Saint Sacrement conjurant le Seigneur de leur conserver le Père qu'ils chérissaient à tant de titres ; et ils demandaient naïvement à s'imposer des privations, espérant que la pénitence, unie à la prière, ferait violence au Ciel.

Notre cher malade, au contraire, calme et sans préoccupation, voyait venir la mort avec l'abandon le plus filial. Pourquoi aurait-il été inquiet ? Sa vie entière n'avait-elle pas été dévouée à l'amour de Dieu et des pauvres ?—Songeant encore, malgré ses souffrances, à nourrir son âme du pain de la divine parole, il demandait, chaque jour, qu'on lui récitât des prières auxquelles il s'unissait, et qu'on lui fit une lecture pieuse. Pour ne pas trop fatiguer le malade épuisé, on se contentait de dire le *Souvenez vous* et les invocations à Jésus, Marie et Joseph ; mais pour céder à ses instances, il fallait lui lire un chapitre de *l'Imitation de Jésus-Christ* qu'il savourait extrêmement. " Que vous me faites du bien, " s'écriait-il, que cela est beau ! Comment se fait-il que tant " de chrétiens ne lisent jamais une ligne de ce magnifique livre ! " *Occupé des choses divines*, malgré les étreintes d'une impitoyable maladie qui aurait dû absorber toutes les puissances de son âme, et au fort de la douleur, il n'oubliait pas d'être prévenant, attentif et plein d'amabilité pour ceux qui l'entouraient, il revenait sans cesse aux enfants de Saint-Pierre, observant les moindres détails concernant leur bien être.

Les orphelines de *l'Ecce-Homo* et de Saint-Jean avaient aussi leur tour. Les noms de Sionsverein et de plusieurs bienfaiteurs de sa nombreuse famille, continuellement sur ses lèvres, montraient combien il appréciait les générosités des associations catholiques qui l'aidaient si puissamment dans une mission digne des Vincent de Paul.

Parfois, quand il sommeillait de ce sommeil lourd et pénible d'une fièvre intense, on l'entendait parler avec un peu d'agitation. Lorsqu'il se réveillait, il s'excusait de ces écarts momentanés dont il avait conscience, et déridait forcément, par le piquant et la finesse de ses remarques, les personnes qui avaient le bonheur de l'approcher. Une sœur infirmière, sur les prescriptions du médecin, lui avait refusé

un verre d'eau froide qu'il demandait en suppliant, pour étancher une soif ardente. " Oh ! par exemple, c'est par trop fort, la chose est singulière. un verre d'eau froide ! " cela cependant ne se refuse à personne. " Le médecin mit quelque tempérament dans les rigueurs de son ordonnance ; le malade en fut content et il faisait à ses serviteurs, aussi brièvement que possible, le récit de ce qu'il appelait une tempête dans un verre d'eau. On souriait alors avec lui, on était un moment moins affligé et on se reprenait à concevoir quelque espoir de le sauver.

D'ailleurs, le cinquième jour de sa maladie, on put croire que Dieu se laisserait toucher par les supplications incessantes qui s'élevaient de toutes parts et que le bon Père Marie serait conservé à sa nombreuse famille des trois maisons. Les deux médecins, en effet, eurent une consultation, et, d'un commun accord, constatèrent un mieux sensible dans l'état général du malade ; le poumon se dégageait. L'illusion fut de courte durée, une complication survint dans la nuit et provoqua des crises douloureuses.

Dès le matin du sixième jour, il fit appeler son confesseur, l'un des Pères de Sainte-Anne, et se prépara à la réception des divins Sacrements avec un calme, une sérénité, une simplicité admirables. Vers midi, un Père de Sion, le R. Père Dailliez, lui porta la sainte communion et, après l'avoir communiqué, il lui demanda de bénir tous ses enfants. Elevant alors la main avec la dignité qu'il savait mettre en toutes choses, ce bon Père fit, sur tous les assistants, un grand signe de Croix, comme pour l'étendre au quatre points de l'horizon.

Sa pensée et son affection se tournaient vers toutes les maisons et vers tous les membres de la Congrégation de N.-D. de Sion et ses nombreux amis. Quelle scène frappante et sublime dans sa simplicité ! En ce beau vieillard, à la barbe vénérable, dont les traits fins et caractérisés décelaient une évidente parenté avec le peuple longtemps chéri de Dieu, on croyait voir Jacob bénissant les douze tribus dans ses fils, les douze Patriarches, ou le Grand-Prêtre Aaron s'acheminant doucement vers la tombe, pour s'y coucher dans toute la majesté de son sacerdoce.

Le R. P. Antoine de Tripoli, Religieux franciscain, curé de la paroisse de Saint-Jean, lui administra ensuite l'Extrême-Onction.

Le bon P. Marie était en pleine connaissance et avait un mot de consolation pour chacun.

Il recommanda encore à celui qu'il avait désigné pour le remplacer à Jérusalem l'établissement inachevé de Saint-Pierre qui lui tenait tant au cœur ; répondit aux marques de respectueux attachement que lui donnaient les autres Prêtres de Sion par les témoignages affectueux de la plus paternelle bienveillance, et les serviteurs de la maison ne furent pas non plus oubliés. Après l'Extrême-Onction, les douleurs se calmèrent un peu.

Vers 5 heures du soir, le R. P. Estrate, Prêtre du Sacré-Cœur de Jésus, arrivait de Bethléem presque en même temps que le R. P. Mathieu Lecomte, dominicain, de Jérusalem.

Le P. Marie reçut ces dignes amis avec l'amabilité qui le caractérisait, mais se sentant trop fatigué pour entretenir la conversation, il pria les RR.PP. de se promener au jardin, recommandant qu'on leur offrit des rafraîchissements.

Sa pensée s'étendait à tout et à tous. Le médecin le quitta vers six heures, et vu sa forte constitution, il pensait que sa vie se prolongerait bien encore vingt-quatre heures ; les Prêtres étaient du même avis. Mais Marie avait hâte d'em mener son bien-aimé dans la Jérusalem céleste. Il y a tout lieu de croire qu'Elle vint elle-même dénouer les derniers liens de cette précieuse existence.

Vers huit heures, une lumière céleste brilla sur le visage de ce bon père ; ses yeux, qu'il tenait presque constamment fermés, s'ouvrirent pleins de vie et de bonheur. Ils exprimèrent d'abord la surprise puis le ravissement. Cette extase dura trois minutes, ensuite les yeux se refermèrent, et, sans secousse, sans effort, il avait rendu sa belle âme à son Créateur. Deux légers soupirs avertirent les assistants que le sacrifice était consommé. Il paraissait paisiblement endormi et nul indice de la mort ne se révélait sur ce visage encore illuminé de la lumière céleste ; on ne pouvait se lasser de le contempler.

Dieu, par l'effet d'une de ces délicates attentions, qu'il a

fréquemment pour ceux qui l'aiment, lui accorda, à son dernier jour, ce qu'il désirait depuis longtemps, l'augmentation du nombre des Israélites à l'établissement de Saint-Pierre. Quatre charmants petits Juifs, am<sup>r</sup>és par leurs parents, y furent reçus ce jour-là. En apprenant cette bonne nouvelle, il s'écria : " Merci, mon Dieu ! je les ai engendrés " dans mon agonie, mais vous m'êtes témoin que je donne " volontiers ma vie pour le salut d'Israël. "

La nouvelle de la mort du R. P. Marie ne tarda pas à se répandre. Tout Jérusalem en fut consterné.

D'après sa volonté expresse, ses obsèques devaient être simples, mais elles revêtirent un caractère à la fois touchant et imposant. A cette triste et pieuse cérémonie, qui ressemblait plutôt à un triomphe qu'à des funérailles, assistaient M. Bertrand, Chancelier du Consulat français et représentant M. le Consul de France en congé ; M. Melpertuis, attaché au Consulat ; M. le docteur Sabadin ; M. le Consul d'Espagne ; des délégués du Patriarcat latin, de Jérusalem ; le R. P. Marcel, vicaire du Réverendissime Père Custode de Terre-Sainte et un grand nombre de P. P. Franciscains ; le T. R. P. Brédoux, supérieur général d'Alger, les RR. PP. de Sainte-Anne et leurs élèves ; le R. P. Estrate, des prêtres du Sacré-Cœur de Bétharam, directeur du Carmel de Bethléem et ami intime du défunt ; le R. P. Brunet, de l'ordre des Dominicains ; le R. P. Baptiste, des prêtres de l'Assomption, avec 50 pèlerins français, les seuls arrivés alors ; des représentants de la communauté grecque catholique ; un prêtre attaché à l'orphelinat de Dom Belloni ; le savant et modeste archéologue, M. Guérin ; M. le Comte de Maupas ; le cher frère Evagre et les frères des Ecoles Chrétiennes ; beaucoup d'autres amis du P. Marie et les religieuses de Saint-Joseph de l'Apparition.

Bon nombre de Latins de la ville sainte étaient aussi venus pour rendre hommage aux vertus et aux œuvres de celui qui travailla près de 30 ans à la régénération de Jérusalem, secourant les pauvres, adoptant les orphelins, préservant d'une ruine totale et de l'oubli l'Arc de l'Ecce-Homo ; répandant la vie et la fécondité dans le désert, jadis habité par le Précurseur du Messie ; fondant au prix des plus

grands sacrifices et des labeurs les plus pénibles l'Ecole d'Arts-et-Métiers de Saint-Pierre ; encourageant même, sans arrière pensée, comme sans préoccupation personnelle, tous les essais qui avaient pour objet la gloire de Dieu et le bien des âmes, toutes les créations du zèle de la Foi, uni à la plus ardente charité.

L'Eglise et la France étaient associées dans ce deuil, pour payer à la mémoire d'un Prêtre qui fut l'illustration de la catholicité, autant que de son pays, le tribut de leurs regrets et de leur reconnaissance.

De très honorables Protestants qui estimaient et aimaient le P. Marie furent remués, jusqu'au plus intime de leur être, par ces démonstrations spontanées. Il n'y eut pas jusqu'aux Musulmans eux-mêmes qui ne parussent affectés par ce spectacle nouveau pour eux. La vue du cortège, accompagnant le corps revêtu des ornements sacerdotaux et littéralement couvert de roses des jardins de la Maison de Sion *in Montana* ; l'aspect saisissant du visage découvert du bon Père Marie, sur lequel la mort n'avait pu autre chose qu'ajouter encore à la majesté et à la paix d'un enfant d'Abraham endormi sur le cœur de Jésus, forçaient le respect même des infidèles ; ils demeuraient silencieux, interdits. Mais ce qui était particulièrement touchant, en faisant la plus vive impression, c'était de voir la triple famille du P. Marie, cette vivante couronne des enfants de Saint-Pierre, toutes les Religieuses de Sion avec les orphelines de l'*Ecce-Homo*, et celles de Saint-Jean pleurant un Père bien-aimé. — Ah ! ne pleurez pas comme ceux qui n'ont plus d'espérance ! Du haut de la Jérusalem immortelle et sous le regard de N.-D. de Sion, la consolatrice des affligés, votre bon Père Marie, comme vous aimiez à l'appeler, loin de vous abandonner, continuera de veiller sur vous avec sollicitude, il vous suscitera de nouveaux Protecteurs ; et la France qui est toujours, quoiqu'on en dise, le soldat de Dieu ; la catholique Belgique, la religieuse Allemagne et tous les généreux Prêtres et fidèles qui habitent la noble Angleterre et les autres contrées de l'Europe vous défendront, vous patronneront, vous soutiendront.

Le R. P. Procureur-Général de Terre-Sainte chanta la

Messe et donna l'absoute dans l'Eglise paroissiale de Saint-Jean. Ensuite on reconduisit la dépouille mortelle du P. Marie au cimetière de Sion, et les nombreux assistants purent contempler, une fois encore, cette belle et céleste figure qui n'avait reçu aucune altération.

Le R. P. Estrate, qui avait déjà fait entendre sa sympathique parole à la chapelle, prononça devant cette tombe ouverte, et en quelques mots admirablement exprimés, l'éloge du R. P. Marie-Alphonse Ratisbonne.

Voici l'abrégé de ce discours :

“ L'enfant d'Israel, dont les restes sont devant nous, était  
“ terrassé, il y a 42 ans, dans une des églises de Rome, cen-  
“ tre de la catholicité. La Très-Sainte Vierge, envoyée par  
“ Jésus lui-même, à cause des grands desseins de Dieu sur  
“ cette âme, lui apparaissait : “ Elle ne m'a rien dit, racon-  
“ tait-il lui-même, et j'ai tout compris.” Qu'avait-il donc  
“ compris, le bon Père ? Il avait compris sa cécité passée, il  
“ avait compris la nouvelle lumière qui venait de se lever  
“ dans son âme, il avait compris que Marie demandait une  
“ Congrégation nouvelle dans son église, sans doute pour  
“ étendre davantage la gloire de son Jésus, mais spéciale-  
“ ment chargée de préparer par ses prières et par ses œuvres  
“ le retour des enfants d'Israel dans le sein de la vérité ; il  
“ avait compris, dans l'auréole de gloire qui environnait  
“ Marie, que le cœur de cette Congrégation devait se trouver  
“ à Jérusalem.

“ Après dix ans passés dans l'illustre Compagnie de Jésus,  
“ il la quitte sur un ordre de Pie IX, accordé aux sollicita-  
“ tions de son frère et, nouveau croisé, il part pour la Pales-  
“ tine.

“ Vous savez s'il a combattu, s'il a souffert ; mais il a  
“ vaincu, et les trois maisons créées par lui attestent la  
“ vérité de sa mission.—Ce n'est pas tout : la Congrégation  
“ dont il était le cœur et le bras, comme son illustre frère  
“ en était la tête, a grandi ; et ce grain de sénévé, devenu  
“ un grand arbre, couvre déjà de ses rameaux les quatre  
“ parties du monde.

“ Il y a des Sœurs de N.-D. de Sion dans notre vieille  
“ Europe. Il y en a en Orient, il y en a en Afrique, il y en

“ a jusque dans l'Amérique. Que possédait donc le Père Marie pour avoir été l'instrument efficace de pareilles merveilles ? Il avait reçu de Dieu un esprit vif, pénétrant et vaste, un cœur grand, chaud, généreux, un bon sens rare qui savait entrer dans tous les détails en même temps que saisir l'ensemble d'une question, et sur ce *tronc de la nature*, Dieu avait *enté l'olivier de la grâce*, fait d'humilité, de foi de dévouement. — Pendant 29 ans, il a répandu dans la Palestine le parfum de ses vertus.

“ Enfant de l'Eglise et de la France, je sens le besoin, bon Père, de vous dire merci, avant que vous ne descendiez dans votre dernière demeure.—Merci au nom de l'Eglise dont vous avez été toujours le fidèle et le dévoué serviteur. Merci au nom de la France dont vous fûtes le loyal et vaillant fils.—Adieu aussi, adieu au nom de l'Eglise ; adieu au nom de la France ; adieu au nom de vos amis dans le cœur desquels votre mort laisse un vide qui ne sera pas comblé ; adieu au nom de vos enfants qui vous entourent en larmes.—Cette parole est pourtant trop amère, et il ne faut pas qu'elle soit la dernière sur des lèvres sacerdotales.—Cher et bon Père, je vous dis donc au revoir, oui au revoir dans l'Eternité.”

La petite Sion de Saint-Jean in Montana a le privilège de garder les restes vénérés de ce bon Père, mais le sanctuaire de *l'Ecce-Homo* possède son cœur. Il est juste que ce cœur qui aimait tant la Voie Douloureuse, qui s'était dévoué, sacrifié pendant 29 ans en ce lieu béni, y reste à jamais.

Huit jours plus tard, le 15 mai, une touchante cérémonie eut lieu dans ce même Sanctuaire, une Messe de *Requiem* y fut célébrée pour le repos de l'âme du regretté défunt.

Le sanctuaire était tendu de noir et de blanc, les balustrades des tribunes disparaissaient sous les draperies retombant en festons sur les colonnes ; la lumière projetée par les lampes recouvertes de crêpe avait quelque chose de triste et de mystérieux ; les pierres antiques de l'autel (pierres du Lithostrotos) disparaissaient sous les tentures noires ; les candélabres étaient drapés de noir et de blanc, et *les anges* inclinés de chaque côté de l'autel, portant également des insignes de deuil, semblaient inviter à la prière et au recueillement.

Le catafalque, élevé au milieu de la nef, était orné avec goût, les ornements sacerdotaux le surmontaient. Le chiffre de Sion, sur fond de velours, occupait le centre d'une magnifique couronne, et les lumières y étaient répandues à profusion.

Dès 7 heures et demie, la foule des Pèlerins, avide de rendre un dernier hommage au R. P. Marie, se pressait dans le Sanctuaire ; les membres du Consulat et de nombreux invités formaient une garde d'honneur autour du catafalque ; un nombreux clergé remplissait le chœur et la chapelle des Sœurs. Les filles de Sion s'étaient réfugiées avec leurs enfants dans les tribunes, dérobant ainsi leur douleur à tous les yeux.

Une grand'Messe avec diacre et sous-diacre fut célébrée par M. l'abbé Blanchard, prêtre Alsacien, et chantée par des prêtres du Pèlerinage auxquels on avait cédé, pour la circonstance, la tribune du chant.

L'absoute fut donnée par Monseigneur Constant, Camérier de Sa Sainteté.

A l'issue de la Messe, le T. R. Père Mathieu Lecomte, le célèbre orateur dominicain, prit la parole au milieu du plus profond recueillement et prononça l'éloge funèbre du R. Père Marie.

---

Pour compléter cette intéressante notice biographique sur le R. P. Marie-Alphonse-Ratisbonne, nous ne croyons faire rien de mieux que de communiquer aux lecteurs des Annales de la Propagation de la Foi la lettre qu'il adressait lui-même à M. Dufriche-Desgenettes, fondateur et directeur de l'Archiconfrérie de N.-D.-des-Victoires à Paris, peu de mois après sa conversion.

Collège de Juilly, 12 avril 1842.

Ma première pensée et le premier cri de mon cœur, au moment de ma conversion, fut d'ensevelir ce secret avec mon existence tout entière au fond d'un cloître, afin d'échapper au monde, qui ne pouvait plus me comprendre, et de me donner tout à mon Dieu, qui m'avait fait entrevoir et goûter les choses d'un autre monde. Je ne voulus point parler sans la permission d'un prêtre : on me conduisit vers celui qui représentait Dieu pour moi. Il m'ordonna de révéler ce qui m'était arrivé ; je le fis, autant que cela m'était possible.

de vive voix. Aujourd'hui je tâcherai, après quelques semaines de retraite, d'embrasser plus de détails ; et c'est à vous, monsieur le Curé, à vous qui avez fondé l'Archiconfrérie pour la conversion des pécheurs, c'est à vous que les pécheurs doivent compte des grâces qu'ils ont obtenues.

Si je ne devais vous raconter que le fait de ma conversion, un seul mot suffirait : le nom de *Marie* ! mais on vous demande d'autres faits ; on veut savoir quel est ce fils d'Abraham qui a trouvé à Rome la vie, la grâce et le bonheur. Je veux donc, en invoquant d'abord l'assistance de ma céleste Mère, vous exposer bien simplement toute la suite de ma vie.

Ma famille est assez connue, car elle est riche et bienfaisante, et, à ces titres, elle tient depuis longtemps le premier rang en Alsace. Il y a eu, dit-on, beaucoup de piété dans mes aïeux ; les chrétiens, aussi bien que les Juifs, ont béni le nom de mon grand-père, le seul Juif qui, sous Louis XVI, obtint, non-seulement le droit de posséder des propriétés à Strasbourg, mais encore des titres de noblesse. Telle fut ma famille ; mais aujourd'hui, les traditions religieuses y sont entièrement effacées.

Je commençai mes études sur les bancs du collège royal de Strasbourg, où je fis plus de progrès dans la corruption du cœur que dans l'instruction de l'intelligence.

C'était vers l'année 1825 (je suis né le 1er mai 1814) ; à cette époque, un événement porta un rude coup à ma famille. Mon frère Théodore, sur lequel on fondait de grandes espérances, se déclara chrétien ; et, bientôt après, malgré les plus vives sollicitations et la désolation qu'il avait causée, il alla plus loin, se fit prêtre, et exerça son ministère dans la même ville sous les yeux de mon inconsolable famille. Tout jeune que j'étais cette conduite de mon frère me révolta, et je pris en haine son habit et son caractère. Élevé au milieu de jeunes chrétiens indifférents comme moi, je n'avais éprouvé jusqu'alors ni sympathie ni antipathie pour le Christianisme ; mais la conversion de mon frère, que je regardais comme une inexplicable folie, me fit croire au matérialisme des catholiques, et j'en eus horreur.

On me retira du collège pour me mettre dans une insti-

tution protestante dont le magnifique prospectus avait séduit mes parents. Les fils des grandes maisons protestantes d'Alsace et d'Allemagne venaient s'y former à la vie fashionable de Paris, et s'adonnaient aux plaisirs bien plus qu'à la science. Je me présentai néanmoins aux examens en sortant de cette pension, et par un bonheur peu mérité, je fus reçu bachelier ès-lettres.

J'étais alors maître de mon patrimoine, puisque, bien jeune encore, je perdis ma mère, et, quelques années après, mon père. Mais il restait un digne oncle, le patriarche de ma famille, un second père qui, n'ayant point d'enfants, avait mis toute son affection dans les enfants de son frère.

Cet oncle, si connu dans le monde financier par sa loyauté et sa capacité peu ordinaire, voulut m'attacher à la maison de banque dont il est le chef; mais je fis d'abord mon droit à Paris, et après avoir reçu le diplôme de licencié et revêtu la robe d'avocat, je fus rappelé à Strasbourg par mon oncle, qui mit tout en œuvre pour me fixer auprès de lui. Je ne saurais énumérer ses largesses : chevaux, voitures, voyages, mille générosités m'étaient prodiguées, et il ne me refusait aucun caprice. Mon oncle ajouta à ces témoignages d'affection une marque plus positive de sa confiance : il me donna la signature de la maison, et me promit, en outre, le titre et les avantages d'associé... promesse qu'il réalisa effectivement le 1er janvier de cette année 1842. C'est à Rome que j'en reçus la nouvelle.

Mon oncle ne me faisait qu'un seul reproche, c'étaient mes fréquents voyages à Paris. Tu aimes trop les Champs-Élysées, me disait-il avec bonté. Il avait raison. Je n'aimais que les plaisirs; les affaires m'impatientaient, l'air des bureaux m'étouffait; je pensais qu'on était au monde pour en jouir; et, bien qu'une certaine pudeur naturelle m'éloignât des plaisirs et des sociétés ignobles, je ne rêvais cependant que fêtes et jouissances, et je m'y livrais avec passion.

Heureusement qu'à cette époque une bonne œuvre se présenta à mon besoin d'activité : je la pris chaudement à cœur. C'était l'œuvre de la régénération des pauvres Israélites, comme on l'appelle improprement; car je comprends aujourd'hui qu'il faut autre chose que de l'argent et des

loteries de charité pour régénérer un peuple sans religion. Mais enfin je croyais alors à la possibilité de cette rénovation, et je devins un des membres les plus zélés de la *Société d'encouragement au travail en faveur des jeunes Israélites*, société que mon frère le prêtre avait fondée à Strasbourg, il y a une quinzaine d'années, et qui toujours a subsisté, malgré le peu de ressources dont elle pouvait disposer.

Je parvins à remplir sa caisse, et je crus avoir beaucoup fait.

O charité chrétienne ! que tu as dû sourire à mon orgueilleux contentement ! Le Juif s'estime beaucoup quand il donne beaucoup ; le chrétien donne tout et se méprise : il se méprise, tant qu'il ne s'est pas donné lui-même : et quand il s'est donné tout entier, il se méprise encore.

Je m'occupais donc laborieusement du sort de mes pauvres coreligionnaires, quoique je n'eusse aucune religion. J'étais Juif de mon nom, voilà tout ; car je ne croyais pas même en Dieu. Je n'ouvris jamais un livre de religion ; et dans la maison de mon oncle, pas plus que chez mes frères et sœurs, on ne pratiquait la moindre prescription du judaïsme.

Un vide existait dans mon cœur, et je n'étais point heureux au milieu de l'abondance de toutes choses.

Quelque chose me manquait ; mais cet objet me fut donné aussi... du moins je le croyais !

J'avais une nièce, la fille de mon frère aîné, qui m'était destinée depuis que nous étions enfants tous les deux. Elle se développait avec grâce sous mes yeux, et en elle je voyais tout mon avenir et toute l'espérance du bonheur qui m'était réservé. Il ne me paraît pas convenable de faire ici l'éloge de celle qui fut ma fiancée. Cela serait inutile pour ceux qui ne la connaissent pas ; mais ceux qui l'ont vue savent qu'il serait difficile de s'imaginer une jeune fille plus douce, plus aimable et plus gracieuse. Elle était pour moi une création toute particulière, qui semblait faite uniquement pour compléter mon existence ; et lorsque les vœux de toute ma famille, d'accord avec nos sympathies mutuelles, fixèrent enfin ce mariage si longtemps désiré, je crus que désormais rien ne manquerait plus à ma félicité.

En effet, après la célébration de mes fiançailles, je voyais toute ma famille au comble de la joie : mes sœurs étaient heureuses ! Elles ne me faisaient qu'un reproche, c'était d'aimer trop ma fiancée, et elles s'avouaient jalouses ; car je dois dire ici qu'il est peu de familles où l'on s'aime plus que dans la mienne ; la plus intime union, la plus tendre affection règne et régnait toujours entre mes frères et sœurs, et cet amour va presque jusqu'à l'idolâtrie..... Oh ! elles sont si bonnes mes sœurs, si aimantes ! Pourquoi donc ne sont-elles pas chrétiennes ?

Il n'y avait qu'un seul membre de ma famille qui m'était odieux ; c'était mon frère Théodore. Et cependant il nous aimait aussi ; mais son habit me repoussait, sa présence m'offusquait ; sa parole grave et sérieuse excitait ma colère. Un an avant mes fiançailles, je ne pus retenir ces ressentiments, et je les lui exprimai dans une lettre qui dut rompre à jamais tous rapports entre nous. Voici en quelle occasion. Un enfant était à l'agonie, mon frère Théodore ne craignit point de demander ouvertement aux parents la permission de le baptiser, et peut-être allait-il le faire, quand j'eus connaissance de sa démarche. Je regardai ce procédé comme une indigne lâcheté ; j'écrivis au prêtre de s'adresser à des hommes et non point à des enfants, et j'accompagnai ces paroles de tant d'invectives et de menaces, qu'aujourd'hui encore je m'étonne que mon frère ne m'ait pas répondu un seul mot. Il continua ses relations avec le reste de la famille ; quant à moi, je ne voulus plus le voir, je nourrissais une haine amère contre les prêtres, les églises, les couvents, et surtout contre les Jésuites, dont le nom seul provoquait ma fureur.

Heureusement que mon frère quitta Strasbourg ; c'était tout ce que je désirais. Il était appelé à Paris, à Notre-Dame-des-Victoires, où il ne cesserait, disait-il, en nous faisant ses adieux, de prier pour la conversion de ses frères et sœurs. Son départ me soulagea d'un grand poids ; je cédaï même aux instances de ma famille, à l'occasion de mes fiançailles en lui écrivant quelques mots d'excuses. Il me répondit avec amitié, me recommandant ses pauvres, auxquels je fis en effet parvenir une petite somme.

Après cette espèce de raccommodement, je n'eus plus aucun rapport avec Théodore, et je ne pensais plus à lui ; je l'oubliai... tandis que lui, il priait pour moi !

Je dois consigner ici une certaine révolution qui s'opérait dans mes idées religieuses à l'époque de mes fiançailles.

Je l'ai dit, je ne croyais à rien ; et dans cette entière nullité, dans cette négation de toute foi, je me trouvais parfaitement en harmonie avec mes amis catholiques ou protestants ; mais la vue de ma fiancée éveillait en moi je ne sais quel sentiment de la dignité humaine ; je commençais à croire à l'immortalité de l'âme ; bien plus, je me mis instinctivement à prier Dieu ; je le remerciais de mon bonheur, et pourtant je n'étais pas heureux... je ne pouvais me rendre compte de mes sentiments ; je regardais ma fiancée comme mon bon ange ; je le lui disais souvent ; et, en effet, sa pensée élevait mon cœur vers un Dieu que je ne connaissais pas, que je n'avais jamais prié ni invoqué.

On jugea convenable, à cause de l'âge trop tendre de ma fiancée, de retarder le mariage. Elle avait seize ans. Je dus faire un voyage d'agrément en attendant l'heure de notre union. Je ne savais de quel côté diriger mes courses ; une de mes sœurs, établie à Paris, me voulait près d'elle ; un excellent ami m'appelait en Espagne. Je résistai aux instances de plusieurs autres, qui me communiquaient de séduisants projets. Je m'arrêtai enfin à la pensée d'aller droit à Naples, de passer l'hiver à Malte, afin d'y fortifier ma santé délicate, et de revenir ensuite par l'Orient : je pris même des lettres pour Constantinople, et je partis vers la fin de novembre 1841. Je devais être de retour au commencement de l'été suivant.

Oh ! que mon départ fut triste ! Je laissai là une fiancée bien-aimée, un oncle qui ne s'épanouissait qu'avec moi, des sœurs, des frères, des nièces, dont la société faisait mes plus chères délices ; je laissai là encore ces écoles de travail, ces pauvres Israélites dont je m'occupais si activement, et enfin des amis nombreux qui m'aimaient, des amis d'enfance que je ne pouvais quitter sans verser des larmes, car je les aimais et je les aime encore !...

Partir seul et pour un si long voyage ! Cette pensée me

jetait dans une profonde mélancolie. “ Mais, me disais-je, “ Dieu m’enverra peut-être un ami sur ma route !!! ”

Je me rappelle deux singularités qui signalèrent les derniers jours qui précédèrent mon départ ; et aujourd’hui ces souvenirs me frappent vivement.

Je voulus, avant de me mettre en voyage, donner ma signature à un grand nombre de quittances concernant la Société d’encouragement au travail... Je les datais d’avance le 15 janvier, et à force d’écrire cette date sur une foule de pièces, je me fatiguai, et me fatiguai, et je me disais en posant ma plume :

“ Dieu sait où je me trouverai le 15 janvier, et si ce jour “ ne sera pas le jour de ma mort ! ”

Ce jour-là je m’en trouvai à Rome, et ce jour sera pour moi l’aurore d’une nouvelle vie !

Une autre circonstance intéressante fut la réunion de plusieurs Israélites notables qui s’assemblèrent pour aviser aux moyens de réformer le culte judaïque et de le mettre en harmonie avec l’esprit du siècle. Je me rendis à cette assemblée, où chacun donna son avis sur les perfectionnements projetés. Il y avait autant d’avis que d’individus ; on discuta beaucoup ; on mit en question toutes les convenances de l’homme, toutes les exigences du temps, toutes les dictées de l’opinion, toutes les idées de la civilisation ; on fit valoir toute espèce de considérations ; on n’en oublia qu’une seule, la loi de Dieu. De celle-là, il ne fut pas question ; je ne sache même pas que le nom de Dieu ait été prononcé une seule fois, pas plus que le nom de Moïse, ni le nom de la Bible.

Mon avis, à moi, était qu’on laissât tomber toutes les formes religieuses, sans recourir ni aux livres, ni aux hommes, et que chacun, en particulier, comme tous ensemble, pratiquerait sa croyance à la façon qu’il l’entendrait.

Cet avis prouve ma haute sagesse en fait de religion ; j’étais dans le progrès, comme vous le voyez. On se sépara sans rien faire.

Un Israélite, plus sensé que moi, avait dit cette parole remarquable que je rapporte textuellement : “ Il faut nous hâter de sortir de ce vieux temple, dont les débris craquent de

toutes parts, si nous ne voulons pas être bientôt ensevelis sous ses ruines." Paroles pleines de vérités, que chaque Israélite répète aujourd'hui tout bas. Mais, hélas ! il y a dix-huit siècles qu'ils sont sortis de leur vieux temple, et ils n'entrent point dans le temple nouveau dont les portes sont ouvertes devant eux.

Je partis enfin. En sortant de Strasbourg, je pleurais beaucoup, j'étais agité d'une foule de craintes, de mille étranges pressentiments. Arrivé au premier relai, des cris de joie entremêlés de musique en plein vent me tirèrent de mes rêveries. C'était une noce de village qui était sortie joyeuse et bruyante de l'église au son des flûtes et des violons rustiques ; les gens de la noce entourèrent ma voiture comme pour m'inviter à prendre part à leur joie. " Bientôt ce sera mon tour ! " m'écriai-je. Et cette pensée ranima toute ma gaieté.

Je m'arrêtai quelques jours à Marseille, où mes parents et mes amis me reçurent avec fête. Je ne pus presque point m'arracher à cette élégante hospitalité. Il en coûte, en effet, de quitter les rives de France, quand on laisse derrière soi toute une vie d'affection et d'aimables souvenirs. Outre les chaînes qui m'arrêtaient à ces rivages, la mer elle-même semblait ne point vouloir me livrer passage ; elle soulevait des montagnes pour me barrer le chemin ; mais ces montagnes s'abaissèrent devant la vapeur qui me transporta à Naples. Je pus jouir bientôt du spectacle de l'immensité qui se déployait sur ma tête ; mais ce qui me frappait plus que le ciel et la mer, c'était l'homme, faible créature, qui brave les dangers et maîtrise les éléments. Mon orgueil, en ce moment, s'élevait plus haut que les vagues de la mer, et formait de nouvelles montagnes plus tenaces et moins flexibles que les flots qui nous battaient.

Le navire, avant d'arriver à Naples, fit une halte à Civita-Vecchia. Au moment d'entrer au port, le canon du fort tonnait avec force. Je m'informai avec une maligne curiosité du motif de ce bruit de guerre sur les terres pacifiques du Pape. — On me répondit : " C'est la fête de la Conception de Marie. " — Je haussai les épaules sans vouloir débarquer.

Le lendemain, à la lumière du soleil magnifique qui étincelait sur la fumée du Vésuve, nous abordâmes à Naples. Jamais aucune scène de la nature ne m'avait plus vivement ébloui ; je contempiais alors avec avidité les brillantes images que les artistes et les poètes m'avaient données du ciel.

Je passai un mois à Naples pour tout voir et tout écrire ; j'écrivis surtout contre la religion et les prêtres qui, dans cet heureux pays, me semblaient tout à fait déplacés. Oh ! que de blasphèmes dans mon journal ! Si j'en parle ici, c'est pour faire connaître la noirceur de mon esprit. J'écrivis à Strasbourg que j'avais bu sur le Vésuve du *lacryma christi* à la santé de l'abbé Ratisbonne, et que de telles larmes me faisaient du bien à moi-même. Je n'ose transcrire les horribles jeux de mots que je me permis en cette circonstance.

Ma fiancée me demanda si j'étais de l'avis de ceux qui disent : Voir Naples et mourir. Je lui répondis : Non ; mais voir Naples et vivre ; vivre pour la voir encore.

Telles étaient mes dispositions.

Je n'avais aucune envie d'aller à Rome, bien que deux amis de ma famille, que je voyais souvent, m'y engageassent vivement : c'étaient M. Coulmann, protestant, ancien député de Strasbourg, et M. le baron de Rothschild, dont la famille à Naples me prodiguait toute espèce de prévenances et d'agréments. Je ne pus céder à leurs conseils... Ma fiancée désirait que j'allasse droit à Malte, et elle m'envoya un ordre de mon médecin qui me recommandait d'y passer l'hiver, en me défendant positivement d'aller à Rome, à cause des fièvres malignes qui, disait-il, y régnaient.

Il y avait là plus de motifs qu'il n'en fallait pour me détourner du voyage de Rome, si ce voyage s'était trouvé sur mon itinéraire. Je pensais y aller à mon retour, et je pris ma place à bord du *Mongibello* pour me rendre en Sicile. Un ami m'accompagna sur le bateau, et me promit de revenir au moment du départ pour me dire adieu. Il vint, mais ne me trouva point au rendez-vous. Si jamais M. de Reche-court apprend le motif qui m'y fit manquer, il s'expliquera mon impolitesse, et la pardonnera sans aucun doute.

M. Coulmann m'avait mis en rapport avec un aimable et

digne homme qui devait faire comme moi le voyage de Malte. J'étais heureux de cette rencontre, et je me disais : " Ah ! voilà l'ami que le ciel m'a envoyé."

Cependant le bateau n'était pas encore parti le premier jour de l'an. Ce jour s'annonçait pour moi sous les plus tristes conditions. J'étais seul à Naples sans recevoir les vœux de personne, sans que j'eusse personne à serrer dans mes bras ; je pensais à ma famille, aux souhaits et aux fêtes qui entourent à pareille époque mon bon oncle ; je versais des larmes, et la gaité des Napolitains augmentait ma tristesse. Je sortis pour me distraire, en suivant machinalement le flot de la foule. J'arrivai sur la place du Palais et me trouvai, je ne sais comment, à la porte d'une église. J'y entrai. On y disait la messe, je crois. Quoiqu'il en soit, je me tins là debout, appuyé contre une colonne, et mon cœur semblait s'ouvrir et aspirer une atmosphère inconnue. Je priais à ma manière sans m'occuper de ce qui se passait autour de moi, je priais pour ma fiancée, pour mon oncle, pour mon père défunt, pour la bonne mère dont j'ai été privé si jeune, pour tous ceux qui m'étaient si chers, et je demandais à Dieu quelques inspirations qui pussent me guider dans mes projets d'améliorer le sort des Juifs, pensée qui me poursuivait sans cesse.

Ma tristesse s'en était allée comme un noir nuage que le vent dissipe et chasse au loin ; et tout mon intérieur, inondé d'un calme inexprimable, ressentait une consolation semblable à celle que j'aurais éprouvée si une voix m'avait dit : *Ta prière est exaucée !* Oh ! oui, elle était exaucée au centuple et au delà de toutes prévisions, puisque le dernier jour du même mois, je devais solennellement recevoir le baptême dans une église de Rome !

Mais comment suis-je allé à Rome ?

Je ne puis le dire, je ne puis me l'expliquer à moi-même. Je crois que je me suis trompé de chemin ; car au lieu de me rendre au bureau des places de Palerme, vers lequel je me dirigeais, je suis arrivé au bureau des diligences de Rome. J'y entrai et je pris ma place. Je fis dire à M. Vigne, l'ami qui devait m'accompagner à Malte, que je n'avais pu résister à faire une courte excursion à Rome, et que je

serais positivement de retour à Naples pour en repartir le 20 janvier. J'eus tort de m'engager ; car c'est Dieu qui dispose, et cette date du 20 janvier devait marquer autrement dans ma vie. Je quittai Naples le 5, et j'arrivai à Rome le 6, jour des Rois. Mon compagnon de voyage était un anglais, nommé Marschal, dont la conversation originale m'amusa beaucoup en chemin.

Rome ne me fit point, au premier abord, l'impression que j'espérais. J'avais d'ailleurs si peu de jour à donner à cette excursion improvisée, que je me hâtais de dévorer en quelque sorte toutes les ruines anciennes et modernes que la ville offre à l'avidité d'un touriste. Je les entassais pêle-mêle dans mon imagination et sur mon journal. Je visitais avec une monotone admiration les galeries, les cirques, les églises, les catacombes, les innombrables magnificences de Rome. J'étais accompagné le plus souvent de mon anglais et d'un valet de place ; je ne sais à quelle religion ils appartenaient, car ni l'un ni l'autre ne se déclarèrent chrétiens dans les églises ; et si je ne me trompe, je m'y conduisais avec plus de respect que les deux autres.

Le 8 janvier, au milieu de mes courses, j'entends une voix qui m'appelle dans la rue ; c'était un ami d'enfance, Gustave de Bussières. J'étais heureux de cette rencontre, car mon isolement me pesait. Nous allâmes dîner chez le père de mon ami, et, dans cette douce société, j'éprouvai quelque chose de cette joie qu'on ressent sur une terre étrangère, en retrouvant les vivants souvenirs du pays natal.

En entrant dans le salon, M. Théodore de Bussières, le fils aîné de cette honorable famille, le quittait. Je ne connaissais point personnellement le baron Théodore, mais je savais qu'il était l'ami de mon frère, son homonyme : je savais qu'il avait abandonné le protestantisme pour se faire catholique ; c'en était assez pour m'inspirer une profonde antipathie. Il me semblait qu'il éprouvait à mon égard le même sentiment. Cependant, comme M. Théodore de Bussières c'était fait connaître par ses voyages en Orient et en Sicile, qu'il a publiés, j'étais bien aise, avant d'entreprendre les mêmes courses, de lui demander quelques indications, et, soit par ce motif, soit par simple politesse, je lui exprimai

mon intention de lui faire ma visite. Il me fit une réponse de bon goût, et ajouta qu'il venait de recevoir des lettres de l'abbé Ratisbonne, et qu'il m'indiquerait la nouvelle adresse de mon frère. " Je la recevrai volontiers, lui dis-je, quoique je n'en use point. "

Nous en demeurâmes là, et, en me séparant de lui, je murmurais en moi-même de la nécessité où je m'étais engagé de faire une visite inutile et de perdre un temps dont j'étais avare.

Je continuai à courir dans Rome tout le long du jour, sauf deux heures que je passais le matin avec Gustave, et le repos que je prenais le soir au spectacle ou en soirée. Mes entretiens avec Gustave étaient animés ; car, entre deux camarades de pension, les moindres souvenirs fournissent d'interminables sujets de rire et de causeries. Mais il était zélé protestant et enthousiaste comme le sont les piétistes d'Alsace. Il me vantait la supériorité de sa secte sur toutes les autres sectes chrétiennes, et cherchait à me convertir, ce qui m'amusa beaucoup ; car je croyais que les catholiques seuls avaient la manie du prosélytisme. Je ripostais ordinairement par des plaisanteries ; mais, une fois, pour le consoler de ses vaines tentatives, je lui dis que si jamais l'envie me prenait de me convertir, je me ferais piétiste. Je lui en donnai l'assurance, et, à son tour, il me fit une promesse, celle de venir assister aux fêtes de mon mariage, au mois d'août. Ses instances pour me retenir à Rome furent inutiles. D'autres amis, MM. Edmond Humann et Alfred Lotzbeck s'étaient joints à lui pour me déterminer à passer le carnaval à Rome. Mais je ne pus m'y décider ; je craignais de déplaire à ma fiancée, et M. Vigne m'attendait à Naples, d'où nous devions partir le 20 janvier.

Je mis donc à profit les dernières heures de mon séjour à Rome, pour achever mes courses. Je me rendis au Capitole et visitai l'église d'*Araceli*. L'aspect imposant de cette église, les chants solennels qui retentissaient dans sa vaste enceinte et les souvenirs historiques éveillés en moi par le sol même que je foulais aux pieds, toutes ces choses firent sur moi une impression profonde. J'étais ému, pénétré, transporté, et mon valet de place, s'apercevant de mon trouble, me dit, en

me regardant froidement, que plus d'une fois il avait remarqué cette émotion dans les étrangers qui visitent l'*Aracæli*.

En descendant du Capitole, mon cicerone me fit traverser le *Ghetto* (quartier des Juifs). Là, je ressentis une émotion toute différente, c'était de la pitié et de l'indignation. Quoi ! me dis-je, à la vue de ce spectacle de misère, est-ce donc là cette charité de Rome qu'on proclame si haut ! Je frissonnais d'horreur, et je me demandais si, pour avoir tué un seul homme, il y a dix-huit siècles, un peuple tout entier méritait un traitement si barbare et des préventions si interminables !... Hélas ! je ne connaissais pas alors ce seul homme ! et j'ignorais le cri sanguinaire que ce peuple avait poussé... cri que je n'ose répéter ici et que je ne veux pas redire. J'aime mieux me rappeler cet autre cri exhalé sur la croix :—*Pardonnez-leur, ô mon Dieu ! car ils ne savent ce qu'ils font !*

Je rendis compte à ma famille de ce que j'avais vu et senti. Je me souviens d'avoir écrit que j'aimais mieux être parmi les opprimés que dans le camp des oppresseurs. Je retournai au Capitole, où l'on se donnait beaucoup de mouvement à l'*Aracæli*, pour une cérémonie du lendemain. Je m'enquis du but de tant de préparatifs. On me répondit qu'on disposait la cérémonie du baptême de deux Juifs, de MM. Constantini, d'Ancône. Je ne saurais exprimer l'indignation qui me saisit à ces paroles ; et quand mon guide me demanda si je voulais y assister : Moi ! m'écriai-je, moi ! assister à de pareilles infâmies ! non, non : je ne pourrais m'empêcher de me précipiter sur les baptisants et sur les baptisés !

Je dois dire, sans crainte d'exagérer, que jamais de ma vie je n'avais été plus aigri contre le christianisme que depuis la vue du *Ghetto*. Je ne tarissais point en moqueries et en blasphèmes.

Cependant j'avais des visites de congé à faire et celle du baron de Bussières me revenait toujours à l'esprit, comme une malencontreuse obligation que je m'étais gratuitement imposée. Très-heureusement je n'avais pas demandé son adresse, et cette circonstance me paraissait déterminante. J'étais enchanté d'avoir une excuse pour ne point effectuer ma promesse.

C'était le 15, et j'allais retenir ma place aux voitures de Naples ; mon départ est arrêté pour le 17 à trois heures du matin. Il me restait deux jours, je les employai à de nouvelles courses. Mais en sortant d'un magasin de librairie où j'avais vu quelques ouvrages sur Constantinople, je rencontre au *Corso* un domestique de M. de Bussières père ; il me salue et il m'aborde. Je lui demande l'adresse de M. Théodore de Bussières ; il me répond avec l'accent alsacien : Piazza Nicosia, no 38.

Il me fallut donc, bon gré, mal gré, faire cette visite, et cependant je résistai vingt fois encore. Enfin je me décide, en traçant un p. p. c. sur ma carte.

Je cherchais cette place Nicosia, et, après bien des détours et circuits, j'arrivais au no 38. C'était précisément la porte à côté du bureau des diligences où j'avais pris ma place le même jour. J'avais fait bien du chemin pour arriver au point d'où j'étais parti ; itinéraire de plus d'une existence humaine ! Mais du même point où je me retrouvais alors, j'allais repartir encore une fois pour faire un tout autre chemin !

Mon entrée chez M. de Bussières me causa de l'humeur ; car le domestique, au lieu de prendre ma carte que je tenais en main, m'annonça et m'introduisit au salon. Je déguisai ma contrariété, tant bien que mal, sous les formes de sourire, et j'allai m'asseoir auprès de madame la baronne de Bussières, qui se trouvait entourée de ses deux petites filles, gracieuses et douces comme les anges de Raphaël. La conversation, d'abord vague et légère, ne tarda point à se colorer de toute la passion avec laquelle je racontai mes impressions de Rome.

Je regardais le baron de Bussières comme un dévot, dans le sens malveillant qu'on donne à ce terme, et j'étais fort aise d'avoir l'occasion de le tympaniser à propos de l'état des Juifs romains. Cela me soulageait ; mais ces griefs placèrent la conversation sur le terrain religieux. M. de Bussières me parla des grandeurs du catholicisme ; je répondis par des ironies et des imputations que j'avais lues ou entendues si souvent ; encore imposai-je un frein à ma verve impie, par respect pour madame de Bussières, et pour la foi

des jeunes enfants qui jouaient à côté de nous. — “ Enfin, “ me dit M. de Bussièrès, puisque vous détestez la superstition et que vous professez des doctrines libérales, puisque “ vous êtes un esprit fort si éclairé, auriez-vous le courage “ de vous soumettre à une épreuve bien innocente?— Quelle “ épreuve? — Ce serait de porter sur vous un objet que je “ vais vous donner.....Voici! C'est une médaille de “ la Sainte Vierge. Cela vous parait bien ridicule, n'est-ce pas? “ Mais quant à moi, j'attache une grande valeur à cette “ médaille. ”

La proposition, je l'avoue, m'étonna par sa puérole singularité. Je ne m'attendais pas à cette chute. Mon premier mouvement était de rire en haussant les épaules; mais la pensée me vint que cette scène fournirait un délicieux chapitre à mes impressions de voyage, et je consentis à prendre la médaille comme une pièce de conviction que j'offrirais à ma fiancée. Aussitôt dit et aussitôt fait. On me passa la médaille au cou, non sans peine, car le nœud était trop court et le cordon ne passait pas. Enfin, à force de tirer, j'avais la médaille sur ma poitrine, et je m'écriais avec un éclat de rire: “ Ah! ah! me voilà catholique, apostolique et romain! ”

C'était le démon qui prophétisait par ma bouche.

M. de Bussièrès triomphait naïvement de sa victoire, et voulut en remporter tous les avantages.

“ Maintenant, me dit-il, il faut compléter l'épreuve. Il “ s'agit de réciter matin et soir le *Memorare*, prière très “ courte et très efficace, que saint Bernard adressa à la vierge “ Marie.—Qu'est-ce que votre *Memorare*? m'écriai-je: laissez ces sottises! ” Car en ce moment je sentais toute mon animosité se renouveler en moi. Le nom de saint Bernard me rappelait mon frère qui avait écrit l'histoire de ce saint, ouvrage que je n'avais jamais voulu lire; et ce souvenir réveillait à son tour tous mes ressentiments contre le prosélytisme et le jésuitisme, et ceux que j'appelais tartues et apostats.

Je priai donc M. de Bussièrès d'en rester là; et, tout en me moquant de lui, je regrettais de n'avoir pas moi-même une prière hébraïque à lui offrir pour que la partie fût égale; mais je n'en avais point et n'en connaissais point.

Cependant mon interlocuteur insista : il me dit qu'en refusant de réciter cette courte prière je rendais l'épreuve nulle, et que je prouvais par cela même la réalité de l'obstination volontaire qu'on reproche aux Juifs.

Je ne voulus point attacher trop d'importance à la chose et je dis : " Soit, je vous promets de réciter cette prière ; si elle ne me fait pas de bien, du moins ne me fera-t-elle pas du mal ! " Et M. de Bussières alla la chercher en m'invitant à " la copier. J'y consentis, à la condition, lui répondis-je, que " je vous remettrai ma copie et garderai votre original. " Ma pensée était d'enrichir mes notes de cette nouvelle pièce justificative.

Nous étions donc parfaitement satisfaits l'un et l'autre ; notre causerie, en définitive, m'avait paru bizarre, et elle m'amusa. Nous nous séparâmes, et j'allai passer la soirée au spectacle, où j'oubliai et la médaille et le *Memorare*. Mais en entrant chez moi, je trouvais un billet de M. de Bussières, qui était venu rendre ma visite, et m'invitait à le revoir avant mon départ. J'avais à lui restituer son *Memorare*, et devant partir le lendemain, je fis mes malles et mes préparatifs ; puis je me mis à copier la prière, qui était conçue en ces propres termes :

" Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie, qu'on n'a jamais ouï dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, imploré votre secours et demandé votre suffrage, ait été abandonné. Plein d'une pareille confiance, je viens, ô Vierge des Vierges, me jeter entre vos bras, et, gémissant sous le poids de mes péchés, je me prosterne à vos pieds. O Mère du Verbe, ne dédaignez pas mes prières, mais écoutez-les favorablement et les exaucez. "

J'avais copié machinalement ces paroles de saint Bernard, sans presque aucune attention. J'étais fatigué ; l'heure était avancée, et j'avais besoin de prendre du repos.

Le lendemain, 16 janvier, je fis signer mon passeport et achevai les dispositions du départ ; mais, chemin faisant, je redisais sans cesse les paroles du *Memorare*. Comment donc, ô mon Dieu ! ces paroles s'étaient-elles si vivement, si intimement emparées de mon esprit ? Je ne pouvais m'en défendre ; elles me revenaient sans cesse : je les répétais

continuellement, comme ces airs de musique qui vous poursuivent, qui vous impatientent, et qu'on fredonne malgré soi et quelque effort qu'on fasse.

Vers onze heures, je me rendis chez M. de Bussières pour lui rapporter son inextricable prière. Je lui parlai de mon voyage d'Orient, et il me fournit d'excellents renseignements.

“ Mais, s'écria-t-il tout à coup, il est étrange que vous  
“ quittiez Rome dans un moment où tout le monde vient  
“ assister aux pompes de Saint-Pierre. Peut-être ne revien-  
“ drez-vous jamais, et vous regretterez d'avoir manqué une  
“ occasion que tant d'autres viennent chercher avec une si  
“ avide curiosité.”

Je lui répondis que j'avais pris et payé ma place; que déjà j'en avais donné avis à ma famille; que des lettres m'attendaient à Palerme; qu'enfin il était trop tard pour changer mes dispositions, et que, décidément, je partirai.

Ce colloque fut interrompu par l'arrivée du facteur, qui apportait à M. de Bussières une lettre de l'abbé Ratisbonne. Il m'en donna connaissance; je la lus, mais sans aucun intérêt, car il n'était question dans cette lettre que d'un ouvrage religieux que M. de Bussières faisait imprimer à Paris. Mon frère ignorait d'ailleurs que je fusse à Rome. Cet épisode inattendu devait abrégier ma visite, car je fuyais même le souvenir de mon frère.

Cependant, par une influence incompréhensible, je me décidai à prolonger mon séjour à Rome. J'accordais aux instances d'un homme que je connaissais à peine ce que j'avais obstinément refusé à mes amis et à mes camarades les plus intimes.

Quelle était donc, ô mon Dieu! cette impulsion irrésistible qui me faisait faire ce que je ne voulais pas? N'était-ce pas la même qui, de Strasbourg, me poussait en Italie, malgré les invitations de Valence et de Paris? la même qui, de Naples, me poussait à Rome, malgré ma détermination d'aller en Sicile? la même qui, à Rome, à l'heure de mon départ, me força de faire la visite qui me répugnait, tandis que je ne trouvais plus le temps de faire aucune de celles que j'aimais? O conduite providentielle! Il y a donc une mystérieuse influence qui accompagne l'homme sur la route de la

vie ! J'avais reçu à ma naissance le nom de Tobie avec celui d'Alphonse. J'oubliai mon premier nom ; mais l'ange invisible ne l'oublia point. C'était là le véritable ami que le ciel m'avait envoyé ; mais je ne le connaissais pas. Hélas ! il y a tant de Tobies dans le monde qui ne connaissent point ce guide céleste et qui résistent à sa voix !

Mon intention n'était pas de passer le carnaval à Rome ; mais je voulais voir le Pape ; et M. de Bussières m'avait assuré que je le verrais au premier jour à Saint-Pierre. Nous allâmes faire quelques courses ensemble. Nos conversations avaient pour objets tout ce qui frappait nos regards : tantôt un monument, tantôt un tableau, tantôt les mœurs d'un pays, et à ces divers sujets se mêlèrent toujours les questions religieuses. M. de Bussières les amenait si naïvement, y insistait avec une ardeur si vive que plus d'une fois, dans le secret de ma pensée, je me disais que si quelque chose pouvait éloigner un homme de la religion, c'était l'instance même qu'on mettait à le convertir. Ma gaieté naturelle me portait à rire des choses les plus graves, et aux étincelles de mes plaisanteries se joignait le feu infernal des blasphèmes auxquels je n'ose plus penser aujourd'hui, tellement j'en suis effrayé.

Et cependant M. de Bussières, tout en m'exprimant sa douleur, demeurait calme et indulgent. Il me dit même une fois : " Malgré vos emportements, j'ai la conviction qu'un jour vous serez chrétien, car il y a en vous un fond de droiture qui me rassure et me persuade que vous serez éclairé, dùt pour cela le Seigneur vous envoyer un ange du ciel. "

" — A la bonne heure, lui répondis-je, car autrement la chose sera difficile. "

En passant devant la *Scala sancta*, M. de Bussières se prit d'enthousiasme. Il se leva dans sa voiture, et se découvrant la tête, il s'écria avec feu : " Salut, saint Escalier ! voici un pécheur qui vous montera un jour à genoux. "

Exprimer ce que produisit sur moi ce mouvement inattendu, cet honneur extraordinaire rendu à un *escalier*, serait chose impossible. J'en riais comme d'une action tout à fait insensée ; et quand plus tard nous traversâmes la délicieuse

*villa Volkonski*, dont les jardins éternellement fleuris sont entrecoupés par les aqueducs de Néron, j'élevai la voix à mon tour, et je m'écriai en parodiant la première exclamation : " Salut ! vraies merveilles de Dieu ! c'est devant vous " qu'il faut se prosterner, et non pas devant un escalier ! "

Ces promenades en voiture se renouvelèrent les deux jours suivants, et durèrent une ou deux heures. Le mercredi 19, je vis encore M. de Bussièrès, mais il semblait triste et abattu. Je me retirai, par discrétion, sans lui demander la cause de son chagrin. Je ne l'appris que le lendemain à midi, dans l'église Saint-André-des-Frères.

Je devais partir le 22, car j'avais de nouveau retenu ma place pour Naples. Les préoccupations de M. de Bussièrès avaient diminuer son ardeur prosélytique, et je pensais qu'il avait oublié sa médaille miraculeuse, tandis que, moi, je murmurais toujours avec une inconcevable impatience l'invocation perpétuelle de Saint-Bernard.

Cependant, au milieu de la nuit du 19 au 20, je me reveillai en sursaut : je voyais fixe devant moi une grande croix noire d'une forme particulière et sans Christ. Je fis des efforts pour chasser cette image, mais je ne pouvais l'éviter, et je la retrouvais toujours devant moi, de quelque côté que je me tournasse. Je ne pourrais dire combien de temps dura cette lutte. Je me rendormis ; et le lendemain, à mon réveil, je n'y pensais plus.

J'avais à écrire plusieurs lettres et je me rappelle que l'une d'elles, adressée à la jeune sœur de ma fiancée, se terminait par ces mots : *Que Dieu vous garde !.....* Depuis, j'ai reçu une lettre de ma fiancée, sous la même date du 20 janvier, et, par une singulière coïncidence, cette lettre finissait par les mêmes mots : *Que Dieu vous garde !...* Ce jour-là était, en effet, sous la garde de Dieu !

Toutefois, si quelqu'un m'avait dit dans la matinée de ce jour : " *Tu t'es levé Juif et tu te coucheras chrétien...*" si quelqu'un m'avait dit cela, je l'aurais regardé comme le plus fou des hommes.

Le jeudi, 20 janvier, après avoir déjeuné à l'hôtel et porté moi-même mes lettres à la poste, j'allai chez mon ami Gustave, le piétiste, qui était revenu de la chasse, excursion qui l'avait éloigné pendant quelques jours.

Il était fort étonné de me retrouver à Rome. Je lui en expliquai le motif : c'était l'envie de voir le Pape.

“ Mais je partirai sans le voir, lui dis-je ; car il n'a pas assisté aux cérémonies de la Chaire de saint-Pierre, où l'on m'avait fait espérer qu'il se trouverait. ”

Gustave me consola ironiquement en me parlant d'une autre cérémonie tout à fait curieuse, qui devait avoir lieu, je crois, à Sainte-Marie-Majeure. Il s'agissait de la bénédiction des animaux. Et sur cela, assauts de calembourgs et de quolibets, tels qu'on peut se les figurer entre un Juif et un protestant.

Nous nous séparâmes vers onze heures, après nous être donné rendez vous au lendemain ; car nous dûmes aller examiner ensemble un tableau qu'avait fait faire notre compatriote le baron de Lotzbeck. Je me rendis dans un café sur la place d'Espagne pour y parcourir les journaux, et j'y m'y trouvais à peine, quand M. Edmond Humann, le fils du ministre des finances, vint se placer à côté de moi, et nous causâmes très-joyeusement sur Paris, les arts et la politique. Bientôt un autre m'aborde, c'était un protestant, M. Alfred de Lotzbeck, avec lequel j'eus une conversation plus futile encore. Nous parlâmes de chasse, de plaisirs, des réjouissances du carnaval, de la soirée brillante qu'avait donnée, la veille, le duc de Torlonia. Les fêtes de mon mariage ne pouvaient être oubliées, j'y invitai M. de Lotzbeck, qui me promit positivement d'y assister.

Si en ce moment (car il était midi), un troisième interlocuteur s'était approché de moi, et m'avait dit : “ Alphonse, dans un quart d'heure tu adoreras Jésus-Christ, ton Dieu et ton Sauveur ; et tu seras prosterné dans une pauvre église ; et tu te frapperas la poitrine aux pieds d'un prêtre, dans un couvent de Jésuites où tu passeras le carnaval pour te préparer au baptême, prêt à t'immoler pour la foi catholique ; et tu renonceras au monde, à ses pompes, à ses plaisirs, à ta fortune, à tes espérances, à ton avenir ; et, s'il le faut, tu renonceras à ta fiancée, à l'affection de ta famille, à l'estime de tes amis, à l'attachement des Juifs ; et tu n'aspireras plus qu'à suivre Jésus-Christ et à porter sa croix jusqu'à la mort ! ... ” je dis que si quelque pro-

phète m'avait fait une semblable prédiction, je n'aurais jugé qu'un seul homme plus insensé que lui : c'eût été l'homme qui aurait cru à la possibilité d'une telle folie !

Et cependant, c'est cette folie qui fait aujourd'hui ma sagesse et mon bonheur.

En sortant du café, je rencontre la voiture de M. Théodore de Bussières. Elle s'arrête, et je suis invité à y monter pour une partie de promenade. Le temps était magnifique, et j'acceptai avec plaisir. Mais M. de Bussières ne demanda la permission de s'arrêter quelques minutes à l'église Saint-André-des-Frères, qui se trouvait presque à côté de nous, pour une commission qu'il avait à remplir ; il me proposa de l'attendre dans la voiture ; je préfèrai sortir pour voir cette église. On y faisait des préparatifs funéraires, et je m'informai du nom du défunt qui devait y recevoir les derniers honneurs. M. de Bussières me répondit : " C'est un " de mes amis, le comte de la Laferronnays ; sa mort subite, " ajouta-t-il, est la cause de cette tristesse que vous avez dû " remarquer en moi depuis deux jours. "

Je ne connaissais pas M. de Laferronnays ; je ne l'avais jamais vu, et je n'éprouvais d'autre impression que celle d'une peine assez vague qu'on ressent toujours à la nouvelle d'une mort subite. M. de Bussières me quitta pour aller retenir une tribune destinée à la famille du défunt. — " Ne " vous impatientez pas, me dit-il en montant au cloître, ce " sera l'affaire de deux minutes.....(1). "

---

(1) On sera bien aise de rencontrer ici le récit de M. de Bussières, témoin oculaire, qui raconte de la manière suivante le fait dont il s'agit dans le passage ci-dessus :

Mon absence dure à peine dix ou douze minutes.

En rentrant dans l'église, je n'aperçois pas d'abord Ratisbonne ; puis je le découvre bientôt agenouillé devant la chapelle de l'ange saint Michel. Je m'approche de lui, je le pousse trois ou quatre fois avant qu'il s'aperçoive de ma présence. Enfin il tourne vers moi un visage baigné de larmes, joint les mains, et me dit avec une expression impossible à rendre : " Oh ! comme ce monsieur a prié pour moi ! "

J'étais moi-même stupéfait d'étonnement ; je sentais ce qu'on éprouve en présence d'un miracle. Je relève Ratisbonne ; je le guide, je le porte, pour ainsi dire, hors de l'église ; je lui demande ce qu'il a, où il veut aller. " Conduisez-moi où vous voudrez, s'écrie-t-il, après ce que j'ai vu, j'obéis. " Je le presse de m'expliquer ; il ne le peut pas, son émotion est trop forte. Il tire de son sein la médaille miraculeuse, qu'il couvre de baisers et de

L'église de Saint André est petite, pauvre et déserte ;... je crois y avoir été à peu près seul ;... aucun objet d'art n'y attirait mon attention. Je promenai machinalement mes regards autour de moi, sans m'arrêter à aucune pensée ; je me souviens seulement d'un chien noir qui sautait et bondissait devant mes pas... Bientôt ce chien disparut, l'église toute entière disparut, je ne vis plus rien... ou plutôt, ô mon Dieu, je vis une seule chose !!!

Comment serait-il possible d'en parler ? Oh ! non, la parole humaine ne doit point essayer d'exprimer ce qui est inexprimable ; toute description, quelque sublime qu'elle puisse être, ne serait qu'une profanation de l'ineffable vérité. J'étais là, prosterné, haigné dans mes larmes, le cœur hors de moi-même, quand M. de Bussières me rappela à la vie.

Je ne pouvais répondre à ses questions précipitées ; mais enfin je saisis la médaille que j'avais laissée sur ma poitrine, je baisai avec effusion l'image de la Vierge rayonnante de grâce... Oh ! c'était bien elle !

---

larmes. Je le ramène chez lui, et malgré mes instances, je ne puis obtenir de lui que des exclamations entrecoupées de sanglots : — " Ah ! que je suis heureux ! que Dieu est bon ! quelle plénitude de grâces et de bonheur ! Que ceux qui ne savent pas sont à plaindre ! " — Puis il fond en larmes en pensant aux héritiques et aux mécréants. Enfin il me demande s'il n'est pas fou... " Mais non, s'écrie-t-il, je suis dans mon bon sens ; mon Dieu ! mon Dieu ! je ne suis pas fou ! tout le monde sait bien que je ne suis pas fou. "

Lorsque cette délirante émotion commence à se calmer, Ratisbonne, avec un visage radieux, je dirais presque transfiguré, me serre dans ses bras, m'embrasse, me demande de le mener chez un confesseur, veut savoir quand il pourra recevoir le baptême, sans lequel il ne saurait plus vivre, soupire après le bonheur des martyrs, dont il a vu les tourments sur les murs de Saint-Etienne-le-Rond. Il me déclare qu'il ne s'expliquera qu'après en avoir obtenu la permission d'un prêtre : " Car ce que j'ai à dire, ajoute-t-il, je ne puis le dire qu'à genoux. "

Je le conduis aussitôt au Jésus, près du père de Villefort, qui l'engage à s'expliquer. Alors Ratisbonne tire sa médaille, l'embrasse, nous la montre, et s'écrie : " *Je l'ai vue, je l'ai vue !!!* " et son émotion le domine encore. Mais bientôt, plus calme, il peut s'exprimer, voici ses propres paroles :

" J'étais depuis un instant dans l'église lorsque tout d'un coup je me suis senti saisi d'un trouble inexprimable. J'ai levé les yeux, tout l'édifice avait disparu à mes regards : une seule chapelle avait, pour ainsi dire, concentré toute la lumière et, au milieu de ce rayonnement, a paru debout, sur l'autel, grande, brillante, pleine de majesté et de douceur, la Vierge Marie, telle qu'elle est sur la médaille ; une force irrésistible m'a poussé vers elle. La Vierge m'a fait signe de la main de m'agenouiller, elle a semblé me dire : C'est bien ! Elle ne m'a point parlé, mais j'ai tout compris. "

Je ne savais où j'étais ; je ne savais si j'étais Alphonse ou un autre ; j'éprouvais un si total changement, que je me croyais un autre moi-même... Je cherchais à me retrouver et je ne me retrouvais pas... La joie la plus ardente éclata au fond de mon âme ; je ne pus parler ; je ne voulus rien révéler ; je sentais en moi quelque chose de solennel et de sacré qui me fit demander un prêtre... On m'y conduisit, et ce n'est qu'après en avoir reçu l'ordre positif, que je parlai selon qu'il m'était possible, à genoux et le cœur tremblant.

Mes premiers mots furent des paroles de reconnaissance pour M. de Laferronnays et pour l'Archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires. Je savais d'une manière certaine que M. de Laferronnays avait prié pour moi (1) ; mais je ne saurais dire comment je l'ai su, pas plus que je ne pourrais rendre compte des vérités dont j'avais acquis la foi et la connaissance. Tout ce que je puis dire, c'est qu'au moment du geste, le bandeau tomba de mes yeux ; non pas un seul bandeau, mais toute la multitude des bandeaux qui m'avaient enveloppé disparurent successivement et rapidement, comme la neige et la boue et la glace sous l'action d'un brûlant soleil.

Je sortais d'un tombeau, d'un abîme de ténèbres, et j'étais vivant, parfaitement vivant... Mais je pleurais ! je voyais au fond de l'abîme les misères extrêmes d'où j'avais été tiré par une miséricorde infinie ; je frissonnais à la vue de toutes mes iniquités, et j'étais stupéfait, attendri, écrasé d'admiration et de reconnaissance... Je pensais à mon frère avec une indicible joie ; mais à mes larmes d'amour se mêlèrent des larmes de pitié. Hélas ! tant d'hommes descendent tranquillement dans cet abîme les yeux fermés par l'orgueil ou l'insouciance ;... ils y descendent, ils s'engloutissent tout vivants dans les horribles ténèbres !... Et ma famille, ma fiancée, mes pauvres sœurs !!! Oh ! déchirante anxiété ! c'est à vous que je pensais, ô vous que j'aime ! c'est à vous que je donnais mes premières prières !.. Ne lèvez-vous pas les yeux vers

---

(1) On sait que M. le comte de Laferronnays, après avoir édifié à Rome par ses vertus et par la piété qui éclata dans les dernières années de sa vie, mourut subitement le 17 janvier au soir. La veille, il avait dîné chez le prince Borghèse, où M. de Bussières recommanda le jeune israélite aux prières de M. de Laferronnays, qui témoigna le plus vif intérêt pour cette conversion.

le Sauveur du monde, dont le sang a effacé le péché originel ? Oh ! que l'empreinte de cette souillure est hideuse ! Elle rend complètement méconnaissable la créature faite à l'image de Dieu.

On me demande comment j'ai appris ces vérités, puisqu'il est avéré que jamais je n'ouvris un livre de religion, jamais je ne lus une seule page de la Bible ; et que le dogme du péché originel, totalement oublié ou nié par les Juifs de nos jours, n'avait jamais occupé un instant ma pensée ; je doute même d'en avoir connu le nom. Comment donc suis-je arrivé à cette connaissance ? Je ne saurais le dire. Tout ce que je sais, c'est qu'en entrant à l'église, j'ignorais tout ; qu'en sortant je voyais clair. Je ne puis expliquer ce changement que par la comparaison d'un homme qu'on réveillerait subitement d'un profond sommeil, ou bien par l'analogie d'un aveugle né qui tout à coup verrait le jour ; il voit, mais il ne peut définir la lumière qui l'éclaire et au sein de laquelle il contemple les objets de son admiration. Si on ne peut expliquer la lumière physique, comment pourrait-on expliquer la lumière qui, au fond, n'est que la vérité elle-même ? Je crois rester dans le vrai en disant que je n'avais nulle science de la lettre, mais que j'entrevois le sens et l'esprit des dogmes. Je sentais ces choses plus que je ne les voyais, et je les sentais par les effets inexprimables qu'elles produisirent en moi. Tout se passait au dedans de moi, et ces impressions mille fois plus rapides que la pensée, mille fois plus profondes que la réflexion, n'avaient pas seulement ému mon âme, mais elles l'avaient comme retournée et dirigée dans un autre sens, vers un autre but et dans une nouvelle vie.

Je m'explique mal ; mais comment voulez-vous, Monsieur, que je renferme dans des mots étroits et secs des sentiments que le cœur même peut à peine contenir ?

Quoiqu'il en soit de ce langage inexact et incomplet, le fait positif est que je me trouvais en quelque sorte comme un être nu, comme une table rase... Le monde n'était plus rien pour moi ; les préventions contre le christianisme n'existaient plus ; les préjugés de mon enfance n'avaient plus la moindre trace ; l'amour de mon Dieu avait tellement pris la place de tout autre amour, que ma fiancée elle-même

m'apparaissait sous un nouveau point de vue. Je l'aimais comme on aimerait un objet que Dieu tient entre ses mains, comme un don précieux qui fait aimer encore davantage le donateur.

Je répète que je conjurai mon confesseur, le R. P. de Villefort, et M. de Bussières, de garder un secret inviolable sur ce qui m'était arrivé. Je voulus m'ensevelir au couvent des Trappistes pour ne plus m'occuper que des choses éternelles ; et aussi, je l'avoue, je pensais que dans ma famille et parmi mes amis on me croirait fou, qu'on me tournerait en ridicule, et qu'ainsi mieux vaudrait échapper entièrement au monde, à ses propos et à ses jugements.

Cependant les supérieurs ecclésiastiques me montrèrent que le ridicule, les injures et les faux jugements, faisaient partie du calice d'un vrai chrétien ; ils m'engagèrent à boire ce calice et m'avertirent que Jésus-Christ avait annoncé à ses disciples des souffrances, des tourments et des supplices.—Ces graves paroles, loin de me décourager, enflammèrent ma joie intérieure ; je me sentais prêt à tout, et je sollicitais vivement le baptême. On voulut le retarder : “ Mais “ quoi ! m'écriai-je, les Juifs, qui entendirent la prédication “ des Apôtres, furent immédiatement baptisés, et vous voulez “ m'ajourner après que j'ai entendu la reine des Apôtres ! ” Mes émotions, mes désirs véhéments, mes supplications touchèrent les hommes charitables qui m'avaient recueilli, et l'on me fit la promesse, à jamais bienheureuse, du baptême !

Je ne pouvais presque pas attendre le jour fixé pour la réalisation de cette promesse, tellement je me voyais diffamer devant Dieu ! Et cependant que de bonté, que de charité ne m'a-t-on pas témoigné pendant les jours de préparation ! J'étais entré au couvent des Pères Jésuites pour vivre dans la retraite, sous la direction du R. P. de Villefort, qui nourrissait mon âme de tout ce que la parole divine a de plus suave et de plus onctueux. Cet homme de Dieu n'est pas un homme ; c'est un cœur, c'est une personification de la céleste charité ! Mais à peine avais-je les yeux ouverts que je découvris autour de moi bien d'autres hommes de ce même genre, dont le monde ne se doute pas. Mon Dieu que de bonté, que de délicatesse et de grâce dans le cœur de

vrais chrétiens ! Tous les soirs, pendant ma retraite, le vénérable Supérieur-Général des Jésuites venait lui-même jusqu'à moi et versait dans mon âme un baume du Ciel. Il me disait quelques mots, et ces mots semblaient s'ouvrir et grandir en moi à mesure que je les écoutais, et ils me remplissaient de lumière et de vie.

Ce prêtre, si humble et à la fois si puissant, aurait pu ne point me parler, car sa seule vue produisait en moi l'effet de la parole ; son souvenir aujourd'hui encore suffit pour me rappeler la présence de Dieu et allumer la plus vive reconnaissance. Je n'ai point de terme pour exprimer cette reconnaissance ; il me faudrait un cœur bien autement vaste, et cent bouches pour dire quel amour je ressens pour ces hommes de Dieu, pour M. Théodore de Bussièrès, qui a été l'ange de Marie, pour la famille de Laferronnays, à laquelle je porte une vénération et un attachement au-dessus de toute expression !

Le 31 janvier arriva enfin, et ce ne sont plus quelques âmes, mais toute une multitude d'âmes pieuses et charitables qui m'enveloppèrent en quelque sorte de tendresse et de sympathie ! Combien je voudrais les connaître et les remercier ! Puissent-elles toujours prier pour moi, comme je prie pour elles !

O Rome ! quelle grâce j'ai trouvée dans ton sein !

La Mère de mon Sauveur avait tout disposé d'avance, car elle avait fait venir là un prêtre français pour me parler ma langue maternelle au moment solennel du baptême ; c'est M. Dupanloup, dont le souvenir se rattachera toute ma vie aux émotions les plus vives que j'ai éprouvées. Heureux ceux qui l'ont entendu ! car les échos de cette puissante parole, qu'on a répétée plus tard, ne rendront jamais l'effet de la parole elle-même. Oh ! oui, je sentais qu'elle était inspirée par celle-là même qui faisait l'objet du discours.

Je ne rapporterai point les choses qui regardent mon baptême, ma confirmation et ma première communion, grâces ineffables que j'ai toutes reçues en ce même jour des mains de S. E. le cardinal Patrizzi, vicaire de Sa Sainteté.

J'aurais trop à vous dire si je m'abandonnais à vous rendre mes impressions, si je redisais ce que j'ai vu, entendu

et ressenti...si je rappelais surtout la charité qui m'a été prodiguée. Je nommerai seulement ici l'Éminentissime cardinal Mezzofanti...Le Seigneur a doté cet illustre personnage du don des langues, comme une récompense accordée à un cœur qui se fait tout à tous.

Une dernière consolation m'était réservée.

Vous vous rappelez quel était mon désir de voir le Saint-Père, désir ou plutôt curiosité qui m'avait retenu à Rome. Mais j'étais loin de me douter dans quelles circonstances ce désir se réaliserait. C'est en qualité d'enfant nouveau-né de l'Eglise que je fus présenté au Père de tous les fidèles. Il me semble que dès mon baptême j'éprouvai pour le Souverain Pontife les sentiments de respect et d'amour d'un fils. J'étais donc bien heureux quand on m'annonça que je serais conduit à cette audience sous les ailes du R. P. Général des Jésuites ; mais pourtant je tremblais, car je n'avais jamais paru devant les grands du monde, et ces grands me paraissaient alors bien petits en comparaison de cette vraie grandeur. J'avoue que toutes les majestés du monde me semblaient concentrées sur celui qui possède ici-bas la puissance de Dieu, sur le Pontife qui, par une succession non interrompue, remonte à saint Pierre et au grand prêtre Aaron, le successeur de Jésus-Christ lui-même, dont il occupe la chaire inébranlable !

Je n'oublierai jamais la crainte et les battements de cœur qui m'oppressaient en entrant au Vatican, en traversant tant de salles imposantes qui conduisent au sanctuaire du Pontife. Mais toutes ces inquiétudes tombèrent et firent place à la surprise et à l'étonnement, quand je le vis lui-même si simple, si humble et si paternel ! Ce n'était point un monarque, mais un père dont la bonté extrême me traitait comme un enfant bien-aimé.

Mon Dieu ! en sera-t-il ainsi au dernier jour, quand faudra paraître devant vous pour rendre compte des grâces reçues ? On tremble à la pensée des grandeurs de Dieu, l'on redoute sa justice ; mais à la vue de sa miséricorde, la confiance renaît sans doute, et avec la confiance, un amour et une reconnaissance sans bornes.

Reconnaissance ! telle sera désormais ma loi et ma vie.

Je ne puis l'exprimer en paroles, je tâcherai de l'exprimer par mes actes.

Les lettres de ma famille me rendent toute ma liberté ; cette liberté, je la consacre à Dieu, et je la lui offre dès à présent, avec ma vie entière, pour servir l'Eglise et mes frères, sous la protection de Marie !

.....

MARIE-ALPHONSE RATISBONNE.

# La Persécution dans l'Extrême Orient.

[Les Missions Catholiques.]

TONG-KING OCCIDENTAL

*Extrait d'une lettre de Monseigneur Puginier.*

13 décembre 1883.

.....Le pays a eu beaucoup à souffrir depuis le mois de mars, et il souffre encore énormément de la longueur de la lutte de la France contre les Annamites et les Chinois. Les villes de Ha-Noï, de Nam-dinh et de Haïduong ont été brûlées en grande partie, et entièrement pillées par des bandes d'irréguliers, qui, au moment où les Français étaient en petit nombre, profitaient de la nuit pour exercer leurs ravages contre la population sans défense. A l'extérieur, de nombreuses et fortes bandes de pirates armés de lances, de fusils, et parfois de canons, pillent et incendient les villages qui sont rarement en état de leur opposer une résistance efficace.

Dans la seule province de Hanoi, on compte déjà au moins un tiers des villages (environ 300) ruinés dans l'espace de quelques mois. Ceux qui ont été encore épargnés sont fortement menacés, et il n'y a pas de jour où l'on n'en voit cinq ou six, et parfois un plus grand nombre saccagés par ces bandes de malfaiteurs. Les pirates se contentent de piller, quand ils n'éprouvent pas de résistance, mais ils incendient les villages qui ont cherché à se défendre, et ils massacrent les habitants qui tombent entre leurs mains.

Parmi les villages chrétiens, nous en comptons quatre entièrement détruits et plus de quinze autres pillés. Plusieurs chefs-lieux de paroisse ont été vivement attaqués, mais grâce au sang-froid et à l'énergie des prêtres et de leurs catéchistes qui ont organisé la défense, les assaillants ont été repoussés.

L'anxiété la plus grande règne parmi les populations qui se voient sous le coup de menaces continuelles et des dangers de l'anarchie qui commence.

Ajoutez aux malheurs du brigandage ceux qui naissent de la guerre ; les impôts extraordinaires que les mandarins ont prélevés pour l'entretien de leurs troupes et des *Pavillons noirs*, la cessation complète de tout commerce intérieur et extérieur, et vous comprendrez facilement que le pays n'est pas loin d'être ruiné.

Il est en même temps menacé d'une famine : une grande quantité de riz a été perdue dans l'incendie des villages, et la récolte d'automne a été entièrement détruite par l'inondation dans les six plus riches provinces du Tong-King. Vers le commencement du mois d'août sont arrivées des pluies torrentielles et générales qui ont duré près de deux semaines ; le 17, les digues du fleuve ne pouvant plus contenir la masse énorme des eaux descendant des montagnes de Chine, se sont rompues la même nuit et, en moins de vingt-quatre heures, le pays ne ressemblait plus qu'à une mer.

Depuis nombre d'années le Seigneur éprouve la mission du Tong-King. Puisse au moins ce pays profiter de ses malheurs et ouvrir les yeux à la lumière de la Foi !...

---

TONG-KING MÉRIDIONAL

*Extrait d'une lettre de Mgr. Croc, Vicaire Apostolique.*

Nghé-An, 1er janvier 1884.

Le Tong-King méridional va passer encore une fois par le creuset des souffrances. Les derniers événements de Hué (le massacre du premier Ministre et l'empoisonnement du nouveau roi), la prise de Son-Tay et la défaite des Pavillons noirs font craindre à nos lettrés l'arrivée prochaine des Français. Ils ont juré de ne leur laisser que des ruines et, ne voulant pas que les chrétiens puissent se réjouir de ce qui fait l'objet de leur haine, ils sont résolus à nous exterminer prochainement avant l'arrivée des secours qui, je le crains, ne nous parviendront pas à temps.

Notre retraite générale s'ouvre le premier jour de l'an. Cette année elle ne peut avoir lieu, chaque confrère devant regagner son poste pour consoler les chrétiens et les disposer à bien mourir en attendant les événements.

Quelle horrible situation ! les païens s'arment, s'assemblent, hurlent, menacent... Notre petit troupeau prie, offre sa vie à Dieu. Que faire ?... A la grâce de Dieu !... Je vous écrirai après le dénouement qui ne peut tarder, si Dieu me laisse vivre. Si je suis pris, ma mort ne sera pas douce... Je l'accepte d'avance comme il plaira à Dieu de me l'envoyer. Priez pour moi et les confrères que je viens d'embrasser, il y a une heure ; ils partent tous ce soir, excepté quatre qui restent avec moi à la communauté.

---

#### COCHINCHINE SEPTENTRIONALE

##### *Nouvelles reçues par Saïgon.*

L'empoisonnement de Hiep-hoa a été tramé par le grand mandarin Nguyen-van-Touong et le ministre de la guerre. Ce Touong qui a signé à Saïgon le traité de 1874 et a su si habilement amener M. Philastre à ses vues au Tong-King est l'ennemi acharné et irréconciliable des Français. Il est d'ailleurs capable et audacieux.

Le nouveau roi, nommé *Mey*, âgé de seize ans, a pris le nom de Kien-Phuc. Le vrai roi est Touong dont le fils a épousé une sœur du Mey. Tant que *Touong* sera aux affaires aucune paix durable n'est possible.

Dans la nuit du 3 au 4 décembre, pendant que s'accomplissait la révolution du Palais, la Mission fut cernée. Le coup terminé, les soldats se retirèrent. On avait voulu empêcher toute relation entre la mission et la Légation.

Les jours suivants, des bandes armées, aux cris de : *mort aux chrétiens, guerre aux Français*, attaquèrent pendant la nuit et pillèrent quatre chétientés des environs de Hué. Plus de cinquante chrétiens et peut-être cent avaient été tués par ces bandes au 17 décembre.

Alors *Touong* et son gouvernement, se ravisant, ont étalé

un peu d'ordre et promis justice. Malgré les efforts de la Légation, *Touong* ne tiendra parole que le moins possible. Il hait les chrétiens à l'égal des Français. C'est lui qui a tout fait, il ne tirera pas sur les siens.

La lettre suivante de Mgr Caspar donnera des détails plus précis sur la situation.

EXTRAITS DE LETTRES DE MGR CASPAR.

5 décembre.—Le roi Hiep-Hoa n'est plus. Vendredi, 30 novembre, les mandarins l'ont forcé à abdiquer, et, dit-on, à s'empoisonner : d'autres affirment que c'est de plein gré qu'il a pris la coupe fatale. Les mandarins, qui ont exercé une aussi violente pression sur Hiep-Hoa, lui avaient trouvé, disent-ils, une foule de griefs qui réclamaient une abdication. Détournement très considérable du trésor royal pour payer d'anciennes dettes, conduite privée entachée du crime d'inceste, opposition déraisonnable ou plutôt irrationnelle à toutes les observations présentées par les mandarins au sujet des affaires administratives et des rapports diplomatiques avec la France, etc., etc., semblaient être des motifs bien suffisants pour faire quitter son trône au roi et l'y forcer s'il ne se rangeait pas à cet avis.

Le coup d'État n'était pas chose facile au lendemain de l'audience privée que le Résident avait obtenue et après l'acceptation des présents et des décorations par lesquels la France donnait en quelque sorte au roi d'Annam l'investiture qu'il sollicitait, jusqu'à ces derniers temps, auprès de l'empereur de Chine. Aussi, les mandarins prirent-ils des mesures exceptionnelles pour assurer le succès de l'entreprise. De nombreuses escouades de gens armés de lances et de piques furent soudoyées et réquisitionnées secrètement pour le jour où l'on devait faire cette révolution de palais. Ma résidence fut cernée à mon grand étonnement et dégagée dès que la nouvelle de l'élection du nouveau roi fut connue. Pour donner le change sur cet important complot, les mandarins firent publier partout que l'on massacrerait les missionnaires et les chrétiens pour faire ensuite la guerre aux Français. La chose réussit au-delà de leurs espérances, car la panique devint si

générale et les motifs qui la produisaient parurent si plausibles, que nous dûmes nous-mêmes, pour un temps, chercher un refuge à la Légation..... Notre séjour à la Légation fut de courte durée et, contre notre attente, il rendit la Cour très inquiète sur le sort que la France lui réserverait après de pareils troubles. Nous avons, maintenant, des soldats que la Cour s'est dépêchée de nous envoyer pour nous garder ; mais il vaudrait beaucoup mieux n'avoir pas besoin d'être protégé par une autorité aussi suspecte. Les relations avec le Résident ont été reprises par les mandarins aussitôt après le couronnement du nouveau roi, 2 décembre, et, sur l'invitation du représentant de la France, promesse a été faite de faire disparaître toute trace de trouble et de sédition.

6 décembre.—Il m'arrive une nouvelle bien désolante. Les bandes armées que les mandarins avaient soudoyées pour faire réussir le coup d'État en leur donnant pour mot d'ordre : "*Mort aux chrétiens, guerre aux Européens*", se sont laissées aller jusqu'à massacrer quatre néophytes presque sous les yeux de la Légation ; d'autres nouvelles m'apprennent que ces bandes continuent à capturer les chrétiens et à répandre la terreur dans toutes nos paroisses. L'émoi qu'on se promettait de voir diminuer continue jusqu'à ce jour ; les villes sont assidues et tout porte à croire qu'elles le seront encore longtemps, tant que dureront les très justes appréhensions qu'inspirent les régents du royaume, deux ennemis acharnés du nom chrétien et du nom européen. La ruse tentera de faire ce que la force ouverte ne pourra réaliser. La France occupe le port de Hué, mais les rênes du pouvoir sont entre les mains de mandarins qui ne s'en serviront que pour effectuer ce qui depuis longtemps, fait l'objet de leurs aspirations : anéantir la religion et expulser les Européens de l'Extrême-Orient.....

15 décembre.—Les troubles ont augmenté depuis ma dernière lettre, et je crains de manquer de temps et d'occasion pour relater de première main les désastres qui ont lieu et qui se préparent. L'heure de l'épreuve a sonné. Sans avoir des données certaines, je puis cependant hasarder le chiffre de 40 chrétiens massacrés par les lettrés. La répression es

si molle de la part du gouvernement, que tout le monde l'accuse d'être de connivence avec les malfaiteurs. On dirait une vaste conspiration pour exterminer jusqu'au dernier des adorateurs du Christ. La nuit, les gens armés des villages environnent la chrétienté, viennent fondre à l'improviste sur leur proie, brûlent, saccagent et font un horrible carnage de tous les chrétiens qui leur tombent sous la main. Nous en sommes aujourd'hui à la quatrième chrétienté, victime de la fureur de nos ennemis. Le coup part de bien haut, puisque jusqu'ici le gouvernement s'est montré excessivement mou à réprimer ces excès et à mettre la main sur les coupables.

Il semble que la longue soif de la persécution a trouvé lieu de se satisfaire dans la personne de l'un ou de l'autre de nos ennemis jurés auxquels toute puissance était déférée, pour remplir une tâche aussi odieuse et aussi cruelle. La haine invétérée des grands du royaume ordonnait le massacre, le désir de la rapine l'exécutait, car les bourreaux n'avaient guère en vue que l'acquisition des biens de leurs victimes.

16 décembre.—Le gouvernement, voyant plusieurs navires stationner à Tourane, parmi lesquels un cuirassé, s'est pris à réfléchir, dit-on, sur le fâcheux dénouement que le massacre des chrétiens pourrait amener, et a promis au Résident de faire arrêter les coupables et de les punir sévèrement.....

28 décembre.—Voilà déjà trois semaines que les troubles existent et s'ils paraissent avoir été interrompus quelque peu cette dernière semaine, il y a tout lieu de croire que ce n'est pas un commencement d'apaisement, car la répression que nos mandarins ont semblé exercer par l'arrestation de quelques chefs de bande, se fait trop mollement pour qu'il soit permis de se rassurer sur l'avenir. Aussi, nous passons toutes nos nuits à veiller, convaincus que les dangers pourront reparaître dans toute leur intensité et gravité. Le bruit court sourdement que la relâche actuelle n'est motivée que par les préparatifs de l'enterrement solennel du roi défunt, et qu'après cela on reprendra la besogne inachevée. La surexcitation parmi les lettrés est assez grande pour faire craindre que ces menaces se réalisent.

Je voudrais pouvoir vous donner des détails sur les massacres qui ont eu lieu, mais les communications continuent à être interceptées et les mandarins ne se sont nullement empressés de m'apprendre le résultat de leurs enquêtes. Je suis donc encore sans savoir au juste combien de chrétiens ont été victimes de cette diabolique fureur des lettrés. La petite chrétienté de Buong-Tam, à trois lieux d'ici, est réduite en ce moment à une dizaine de survivants. Cinquante ont été massacrés ; le fait est assez certain. Quant aux autres endroits où de pareilles horreurs ont eu lieu, le chiffre approximatif de trente victimes ne paraît pas exagéré. D'après ce que j'ai entendu dire, nos chrétiens près de mourir se seraient tous conduits en vrais disciples de Jésus-Christ crucifié. Je réserve à une autre occasion de vous relater plus fidèlement que je ne puis le faire aujourd'hui les détails qui méritent d'être rapportés.

31 décembre.—Je viens de voir monsieur Tricou, ministre de France en Chine, qui a été envoyé en mission extraordinaire pour reconnaître le nouveau roi. Il m'a comblé de prévenances et m'a prié de rassurer missionnaires et chrétiens sur l'avenir.

3 janvier.—J'ai revu M. Tricou. Il m'a parlé de l'attitude du gouvernement annamite, disposé à observer les clauses de la convention du 25 août et de la prochaine audience solennelle qu'il a demandée et obtenue dans le but de reconnaître le nouveau roi et consacrer par acte public les droits que la France s'est acquis par la convention. Je n'entends parler que de menaces. J'ose espérer qu'elles seront vaines après l'échec subi au Tong-King par les Pavillons noirs et leurs partisans lettrés. On ne peut cependant se croire rassuré complètement, quand on songe au mécontentement qui anime les lettrés contre les Européens et gagne de jour en jour les populations. Peut-être tenteront-ils de nouveaux efforts pour secouer le joug de l'invasion étrangère et essaieront-ils encore de faire supporter à nos chrétiens l'effet de leur colère. Il y a tout à redouter dans les premiers temps d'une occupation militaire, surtout de païens qui, à la haine de l'étranger, ajoutent celle de la religion.

KOUANG-TONG (CHINE)

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE MGR CHAUSSE

15 janvier 1884.

Depuis la fin de septembre nous avons passé par des épreuves qu'il serait trop long de raconter ; les bruits les plus sauvages ont couru contre nous, contre nos chrétiens. Jusqu'ici les accidents sont encore rares. La lettre du Père Grimaud que nous reproduisons plus bas montre cependant quel danger la mission a couru.

Ailleurs, au milieu de ces menaces de mort, la terreur s'est un peu glissée parmi nos chrétiens, mais, en général, leur tenue a été convenable.

Aujourd'hui nous avons à Canton une garde de trente soldats chinois, et le vice-roi semble prendre soin d'éviter les embarras. Les petites feuilles qui ont excité les troubles des premiers temps sont prohibées. La populace est néanmoins hostile et il serait très imprudent de se promener et surtout de s'arrêter dans les rues de notre ville. Immédiatement on profère des injures, et le mot : "*Shat*" (tuons-le) s'échappe de toutes les bouches avec une conviction que l'on comprend du premier coup. Aussi, sommes-nous un peu prisonniers au centre de cette grande cité et éloignés de tout Européen.

Voilà, en quelques mots, l'état actuel de notre mission. C'est moins que brillant, et l'on ne peut prévoir la suite des événements. La prise de *Son-Tay* a considérablement refroidi les sentiments belliqueux des Chinois. Cependant ils ne semblent pas encore convaincus de leur impuissance.

LETTRE DE M. GRIMAUD, MISSIONNAIRE AU KOUANG-TONG, A SA SOEUR, RELIGIEUSE AU LAUS (DIOCÈSE DE GAP.)

Canton (Chine), 24 décembre 1883.

Dans ma dernière lettre je vous parlais de certaines craintes ; aujourd'hui ce sont des faits que j'ai à vous raconter.

Le 15 décembre, ayant appris que le ministre protestant américain se promenait dans le marché de *Check-Long*, et

qu'il avait même battu un individu, j'envoyai un chrétien à sa résidence. Celui-ci, sans faire connaître sa qualité, fit remarquer à l'un des ministres, que, vu la surexcitation du peuple contre les Européens, il n'était pas prudent pour lui de se montrer dans les rues.

“ Au lieu de faire de la propagande, vous pourriez vous créer des embarras. ”

Le ministre, qui venait à *Check-Long* pour la première fois, se contenta de répondre qu'il ne craignait rien : “ que d'ailleurs il voulait connaître le pays. ” Vous n'ignorez pas sans doute que les ministres protestants sont plus touristes que prédicants.

Le lendemain, troisième dimanche de l'Avent, peu après la récitation des prières de midi, on vint m'annoncer que la populace s'était portée sur l'habitation des protestants et qu'on leur jetait des pierres. Je me trouvais alors presque seul dans le village.

Bien que je ne fusse pour rien dans la cause de cette émeute, et que, depuis quelques jours, les rumeurs fussent un peu apaisées, j'étais loin cependant d'être sans inquiétude. Les Chinois, en effet, ne savent pas faire de distinction entre les nationalités européennes. Aussi, c'est nous qui, le plus souvent, payons les imprudences de messieurs les ministres. Ceux-ci, n'ayant presque pas de coréligionnaires, demeurent peu de temps dans le même endroit, et, à la moindre difficulté, savent se mettre en lieu sûr. Pour le missionnaire, qui a ses chrétiens à visiter, il est obligé de revenir toujours, même dans les localités d'où il aurait été chassé.

Je ne savais quel parti prendre. Sortir pour me réfugier ailleurs, en cas d'attaque, c'était aller au-devant d'une mort certaine ; puis ma présence était nécessaire pour soutenir mes néophytes. Mieux valait exposer ma cause à la bonne Mère. C'est ce que je fis en me jetant aux pieds de son image. Les chrétiens priaient aussi.

Peu de temps après, d'autres néophytes m'annoncent que la maison des protestants est presque démolie, que les ministres sont partis. L'affaire devenant plus grave, j'adresse ma carte au mandarin pour le prévenir de ce qui se passe, et le prier de me porter secours en cas d'attaque. Celui-ci me fait

répondre qu'il n'y aucun danger pour moi ; que toutefois il va immédiatement m'envoyer des soldats. Aussitôt nous préparons nos malles, et j'ai le temps d'en faire porter une chez un chrétien.

Pendant que nous sommes à délibérer sur les moyens à prendre pour cacher mon calice, mes ornements, et les autres objets du culte, on m'annonce que dans le marché on parle de me saisir et de brûler la chapelle. J'envoie de nouveau mon domestique porter une carte au mandarin ; mais il avait à peine fait cent pas, qu'il est reconnu. On le saisit, et en un instant on lui enlève tous ses habits. N'ayant plus que son pantalon, il prend la fuite, au moment où les agresseurs allaient le jeter dans un étang.

Le pauvre homme poursuit sa route jusqu'au Mandarinat ; mais il s'en voit refuser l'entrée.

Les chrétiens, sortis le matin, reviennent à la hâte :

“ Cachez-vous, Père, me disent-ils ! La populace arrive, on veut vous tuer ! ”

“ Eh bien ! si on me tue, c'est dans l'église que je veux mourir. ”

Je m'y réfugie aussitôt, et je fais fermer toutes les portes. Les néophytes qui se trouvaient avec moi étaient au nombre de douze ; quelques-uns voulaient se défendre. Si les émeutiers avaient été moins nombreux, ils l'auraient pu tenter. Mais le village était déjà environné de malfaiteurs et bientôt apparurent encore plusieurs centaines de ces individus ; dès lors toute résistance devenait impossible. Aussi les chrétiens m'entraînent au dehors de la chapelle, et me conduisent dans une maison où je me blottis dans un coin.

J'étais à peine entré que les portes du village sont forcées, celles de la chapelle ont le même sort. Le pillage commence. De ma cachette, j'entendais tout ce que vociférait la populace et, malgré moi, je ne pouvais me défendre d'un sentiment de frayeur.

Le pillage continuait toujours dans ma chapelle. Ne m'ayant pas trouvé, les bandits crurent sans doute que je m'étais caché sous terre : aussi on se mit à creuser le sol. Pour moi, je récitais mon chapelet, espérant que le mandarin arriverait enfin ; vaine espérance !

En ce moment la porte de la maison, où j'étais caché, est enfoncée, et huit personnes, parmi lesquelles des femmes, s'y précipitent. En un instant tout est pillé ; je m'attendais à être découvert ; la chose était facile ; et j'aime à le croire, c'est grâce à une protection spéciale de Marie que j'ai échappé.

Après avoir tout volé, les pillards sortent enfin, mais dans la rue d'autres me cherchaient, promettaient même une récompense à celui qui me trouverait. Un individu, armé d'un couteau, rentre dans la maison, vient tout près de moi, puis sort sans m'avoir vu. Pendant ce temps, je priais, ranimant ma confiance en la protection de la divine Mère, je sentis la crainte faire place à une douce tranquillité.

J'étais ainsi entre la vie et la mort, quand enfin arrivèrent quelques soldats ; mais, soit mauvaise volonté, soit impuissance, ils laissèrent continuer le pillage. Une demie-heure après, on entend dans le lointain le son du tam-tam. C'est le mandarin, qui, à la tête de plus de cent soldats, vient à mon secours. Le sac du village était fini. On fait toutefois encore des recherches ; mais elles ne sont pas plus heureuses qu'auparavant. Je ne suis point découvert. Enfin, la multitude se retire, et le mandarin arrive. Il demande où je suis. A demi rassuré, je sors de ma cachette et me présente. Les soldats, armés de fusils et de piques, formaient un cercle, au milieu duquel se trouvaient les magistrats. Après m'avoir fait asseoir, le premier mandarin m'adresse quelques mots bienveillants. Vous dire le nombre de personnes qui se sont présentées à ma vue, m'est impossible ; je crois bien que le chiffre dépassait quatre mille.

Dans ces circonstances, j'ai clairement éprouvé que Dieu donne des grâces toutes spéciales pour supporter les angoisses du danger. Sans doute, dans cette foule immense, bien des personnes n'étaient venues que pour me voir mort ou vivant. D'autres auraient peut-être désiré me sauver. Mais, il y avait assez de gens malintentionnés pour me faire craindre un supplice imminent, et je crus même que les mandarins seraient impuissants à contenir ces tigres avides de sang ; ces hauts fonctionnaires eux-mêmes n'étaient pas rassurés.

Après quelques instants de délibération, on se lève et nous partons. Les magistrats sont à cheval, et, moi, je vais à pied.

sans souliers, entre deux soldats. La populace, voyant que je lui échappais, réclame ma tête : elle lance des pierres qui viennent tomber à côté de moi. Je crois que le mandarin qui me précédait a été atteint.

Dans ce moment le danger paraissait imminent : j'avais un long chemin à faire avant d'arriver au mandarinat, environ trois kilomètres. Les émeutiers serraient les rangs, et nous étions obligés de passer au milieu de cette multitude, qui réclamait toujours ma tête. Les mandarins tinrent ferme et les soldats, au moyen de leurs piques et de leurs lances, s'ouvrirent un chemin qui nous permit d'arriver au marché. Ici les rues sont étroites, la foule ne peut nous suivre. Mais quelques émeutiers prennent une autre direction et se préparent à nous barrer le passage.

Les magistrats donnent l'ordre de presser le pas, et les desseins des malfaiteurs échouent encore. Les rues cependant sont combles. Chacun veut me voir. Enfin, nous arrivons au mandarinat. J'entre par la petite porte et l'on me conduit dans une chambrette, où, après s'être enquis d'où j'étais et où je voulais aller, on fait préparer une jonque militaire. Je descends en barque aussitôt, et on lève l'ancre. Les émeutiers, espérant que le mandarin me garderait plus longtemps chez lui, se préparaient à cerner le prétoire. Aussi, voyant que je leur échappais de nouveau, ils poussent des vociférations.

Nous partons ; cependant je ne suis pas encore rassuré. Je n'avais avec moi que quelques soldats, et à Chek-Long, le fleuve n'étant pas très large, les émeutiers auraient facilement pu me surprendre dans ma barque. Malgré les quelques canons qui se trouvaient à bord, nous n'aurions pu nous défendre.

Déjà il était nuit : on prépare le souper. Mes gardiens m'invitent à prendre quelques instants de repos. Mais le sommeil et l'appétit se sont éloignés de moi.

Nous avons marché une partie de la nuit, quand nos matelots jettent l'ancre. Ils dorment d'un sommeil tranquille ; pour moi, malgré une grande fatigue, j'attendis, sur ma chaise, que l'heure du départ arrivât. A cinq heures du matin, nous nous mîmes en route et, à quatre heures du soir, je me trouvais à Canton.

° Chek-Long était ma principale résidence ; j'avais là mes ornements, mes calices, mes livres. Tout a été pillé ; il ne me reste plus rien absolument. Mes chrétiens ont également tout perdu. Au cœur de l'hiver, ces pauvres gens sont sans argent et sans habits. Chaque jour ils viennent me trouver en pleurant :

“ Père, me disent-ils, nous n'avons pas de quoi manger pendant la nuit nous avons froid. ”

Hélas ! je suis comme eux, moi je n'ai plus rien non plus ! Tout m'a été volé.

Aujourd'hui, je viens d'apprendre que la nouvelle de ce qui s'est passé à Chek-Long s'est répandue dans tout mon district. Mes chrétiens craignent, et probablement mes autres chapelains ne seront pas épargnés.

---

TONG-KING OCCIDENTAL.

(*Premiers détails.*)

Le gouvernement anamite, furieux de ce qu'il considère comme l'asservissement de son pays à la France, avait secrètement donné l'ordre, après la prise de *Son-Tay*, aux gouverneurs des provinces du Tong-King non occupées par les Français, de massacrer les chrétiens.

Le gouverneur de la province *Thanh-Hoa*, rusé et prudent, s'est contenté de laisser faire ; mais le quatrième mandarin de cette même province s'est alors mis à la tête des bandes persécutrices, et a fait preuve d'une véritable fureur dans son œuvre de destruction.

Les scènes d'horreur ont commencé dès le 25 décembre, et deux chrétientés ont été ravagées le jour de Noël ; mais c'est à partir du 1<sup>er</sup> janvier qu'ont eu lieu les plus grands malheurs. Ce jour-là même, le P. *Hoc* prêtre annamite, curé de la paroisse *Nhanlo*, située sur le fleuve *Ma*, et qui confine le district confié au P. Pinabel, après avoir célébré le Saint Sacrifice de la Messe, apprenant que les soldats des mandarins allaient arriver et sachant qu'ils en voulaient principalement à sa personne, essaya de sauver sa vie par la fuite. Il descendit en barque avec sept catéchistes ou servants, pour tâcher de gagner l'autre rive du fleuve. Sur cette barque se trouvaient, en outre, deux chrétiens qui devaient faire

l'office de rameurs. Mais à peine le P. *Hoc* y était-il installé que les satellites accoururent. Ils commencent par décapiter, séance tenante, les deux rameurs ; puis, ils s'emparent du prêtre, le garrottent et le reconduisent au village, où ils lui tranchent la tête au milieu du marché. Ils prennent ensuite le corps du vénérable prêtre, le portent dans l'église du village, et le lient à une colonne ; puis, ils réunissent tous les néophytes qu'ils peuvent trouver, les attachent aux colonnes de cette même église, y réunissent une grande quantité de combustible et y mettent le feu. Ce fut un spectacle épouvantable ! Ces pauvres chrétiens brûlés tout vivants poussent des cris épouvantables, pendant qu'au dehors les soldats, debouts avec leurs lances, font cercle autour du bûcher, de crainte qu'il ne leur échappât quelque une de leur victime. Le nombre des chrétiens qui ont péri dans cette horrible exécution est encore inconnu.

Toute cette paroisse a été ravagée ; mais le vicaire, prêtre annamite, nommé *Binh*, qui donnait une mission dans un hameau voisin, a pu se sauver.

Deux autres paroisses ont été également désolées, et les chrétiens massacrés en grand nombre ; les prêtres annamites ont pu se réfugier dans la montagne et se cacher dans la forêt, où ils ont été plusieurs jours sans prendre aucune nourriture.

Dans une quatrième paroisse, 160 chrétiens ont perdu la vie. Enfin, deux autres chrétientés ont beaucoup souffert, sans qu'il soit possible actuellement d'évaluer les pertes.

Les mandarins ne se sont pas arrêtés à la province de *Thanh-Hoa*. Sachant que, chez les sauvages du Laos, il y avait aussi un missionnaire et des chrétiens, ils ont lancé leurs bandes de ce côté-là.

Dans le premier district qu'ils ont rencontré, trois missionnaires ont fui à leur approche. L'un d'eux, le P. Pinabel, a passé six jours dans la forêt, vivant de racines sauvages. Au bout de ce temps, il est tombé entre les mains des soldats, qui lui ont fait subir toutes sortes de mauvais traitements. On lui a mis au cou une lourde cangue, faite avec deux arbres coupés dans la forêt, et on l'a livré dans cet état humiliant au gouverneur de la province.

Il y eut à ce moment un revirement, au moins transitoire, dans la politique. M. Tricou s'était présenté à la cour de Hué, pour faire reconnaître le traité du 25 août au nouveau roi *Kien-Phuoc*. En apprenant l'arrivée du diplomate français; le régent du royaume, dont l'astuce n'a d'égale que sa haine de la France et du nom chrétien, s'émut de l'ordre donné précédemment par rapport aux chrétiens, et craignant que ces massacres ne deviennent compromettants, se hâta, paraît-il, de les désavouer, et probablement de les contremander.

Le gouverneur de *Thanh-Hoa* reçut cet avis de la cour, en même temps que le P. Pinabel lui était livré, avec ses glorieux insignes de confesseur de la Foi : ce fut le salut de notre confrère, dont le nom, sans ce secours inespéré de la Providence, aurait sans doute augmenté la liste sanglante, déjà bien longue, des missionnaires de la Société des Missions Étrangères, mis à mort en Annam en haine de la Foi.

---

TONG-KING OCCIDENTAL.

*Nouveaux détails.*

---

LETTRE DE M. PINABEL A M. DELPECH, SUPÉRIEUR DU  
SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

Collège de Phue-Nhao, 24 janvier 1884.

Les évènements qui viennent de se passer dans notre mission naissante du Laos sont d'une telle importance, sont si graves, que je n'hésite pas à vous envoyer les détails que je connais à ce sujet, afin d'attirer sur nous et nos nouveaux chrétiens les prières des âmes pieuses. Echappé, il y a quelques jours seulement, des mains des brigands, je ne puis à mon grand regret vous apprendre les souffrances de notre bon supérieur, le P. Gélot, et de mes chers confrères. Depuis le commencement des troubles, les communications sont devenues presque impossibles. C'est pourquoi je suis obligé de vous parler presque exclusivement de moi. Plus tard, si j'ai des nouvelles précises, je m'empresserai de vous en faire part.

Le 3 décembre, j'avais le bonheur de recevoir chez moi trois confrères destinés au Laos : les PP. Antoine, Rival et Manissol. Ces deux derniers, qui devaient suivre la voie du fleuve Ma pour se rendre chez le P. Gélot, avaient abandonné la route directe, parce que déjà certains bruits peu rassurants les avertissaient de prendre des précautions. Après avoir passé huit jours dans mon district, ils crurent pouvoir partir, le pays étant encore en paix.

Vers le 20 décembre, je reçus une lettre d'un prêtre annamite, le plus voisin de mon district ; il me disait : " Père, les mandarins se remuent ; dans trois sous-préfectures, ils se sont réunis : tous les cantons, toutes les communes lèvent des troupes. Est-ce pour massacrer vos chrétiens ? Est-ce pour dévaster mon quartier ? Je n'en sais rien. Mais je vous préviens afin que vous preniez vos précautions." Presque en même temps j'appris, par différentes voies, que des centaines de brigands se rassemblaient, sous les ordres de certains chefs, déjà connus depuis longtemps comme brigands eux-mêmes, et cette fois soutenus par les grands mandarins de la province, peut-être même par la capitale. Une bande devait détruire la sous-préfecture Châu-Hoa, où réside le P. Gélot ; deux autres bandes devaient s'abattre sur la sous-préfecture Lang-chanh, où j'habitais avec les PP. Antoine et Séguret.

Telles furent les premières nouvelles. Les événements se précipitèrent. Je crois pouvoir assurer que les confrères de Châu-Hoa ont été attaqués, les maisons incendiées, les nouveaux chrétiens dispersés avant la Noël. Dans ces mêmes jours, deux tribus de mon district, où se trouvaient peut-être deux cents catéchumènes, furent pillées ; un de mes catéchistes, Bao, fut pris et eut la tête tranchée.

Malgré les troubles, je pus cependant baptiser vingt-deux adultes et une dizaine d'enfants. Je m'apprétais à en baptiser plus de deux cents, mais je n'en eus pas le temps.

De toutes parts, je recevais des lettres qui m'annonçaient l'approche de grands malheurs. Le P. Séguret m'écrivait : " Je ne puis plus contenir la population. Tout le monde fuit dans les montagnes. Nous avons dû nous-mêmes cacher ce que nous avons de plus précieux." Mes catéchistes, répandus

dans différentes tribus, me tenaient le même langage, et regardaient comme certaine la destruction de notre petite mission. Je tâchais de consoler chacun ; mais, en moi-même, je n'étais pas sans inquiétude. Je faisais le brave pour maintenir le moral ; mais je passais mes nuits sans sommeil, et selon le proverbe annamite : “ je ne trouvais pas la nourriture bonne, et le sommeil n'était pas paisible.”

Hélas ! mes craintes n'étaient pas sans fondement. Le 26 décembre, une bande de brigands brûla plusieurs maisons et pilla tout un canton de mon district, à une heure de ma résidence. Deux de mes catéchistes furent pris et eurent la tête tranchée. A ce moment, j'aurais pu fuir et revenir en pays d'Annam, dans la plaine. Mais je préférerai dire à mes sauvages : “ Nous avons vécu avec vous en temps de paix ; je ne veux pas vous abandonner dans le malheur : comprenez par là qu'à la vie, à la mort nous sommes avec vous : le pasteur n'abandonnera pas son troupeau.”

Le 1er janvier, j'eus le bonheur de dire encore la sainte messe, et mes nouveaux chrétiens l'entendirent avec ferveur, les armes en mains. Vers midi, un coup de fusil des sentinelles nous avertit que l'ennemi arrivait. Aussitôt nous nous précipitons pour le repousser, mais nous étions un contre vingt et les brigands arrivaient par trois côtés à la fois. Après une demi-heure de résistance, ce fut un sauve-qui-peut général. L'ennemi incendia deux églises, pilla ma résidence et une dizaine de maisons sauvages. L'amour du butin l'empêcha de nous poursuivre sur le moment.

Je marchai, ou plutôt je rampai dans la montagne, au milieu des buissons les plus impénétrables, avec cinq de mes hommes et deux chrétiens annamites. Vers le soir, nous nous croyions assez loin, et nous étions seulement à un quart de lieue des brigands, qui brûlaient et saccageaient un village sur la lisière du bois. Par malheur un de mes servants, blessé au pied, ne suivait que de loin, s'arrêtant ça et là pour arracher les sangsues qui s'acharnaient après sa plaie. Il nous perdit de vue quelques instants, et il prit la direction du village où se trouvaient plusieurs brigands. Nous fîmes tous nos efforts pour le rappeler ; mais il fut arrêté et eut la hée. Nous-mêmes fûmes aperçus par les voleurs,

qui se mirent à notre poursuite. Aussitôt, nous commençâmes à nous cacher dans les fourrés, et, grâce à la nuit qui approchait, ils n'osèrent pas nous inquiéter plus longtemps.

Alors, malgré l'obscurité la plus profonde, nous continuâmes notre fuite dans la forêt, jusqu'à neuf heures du soir environ. Exténués de fatigue, nous nous reposâmes quelques instants dans le lit d'un petit torrent desséché et nous osâmes allumer un peu de feu pour nous réchauffer. De souper, il n'en fallait pas parler; nous n'avions rien à manger, et nous étions là assez tranquilles depuis près d'une heure, lorsque nous aperçûmes une torche qui se dirigeait vers nous. Nous crûmes d'abord que l'ennemi nous poursuivait. Mais, après quelques instants d'hésitation, nous reconnûmes un catéchumène qui fuyait lui-même. Il n'avait pas non plus mangé depuis le matin, il consentit cependant volontiers à nous servir de guide dans la forêt, afin de nous éloigner davantage des brigands. Vers minuit, notre petite troupe n'en pouvait plus. Nous allumâmes de nouveau un bon feu sur les bords du torrent, et chacun se coucha autour du brasier, des pierres pour lit, le ciel pour couverture. Je dormis tranquillement pendant quelques heures. L'ange gardien veillait sur nous. Au point du jour il fallut se remettre en route pour éviter l'ennemi, et surtout pour chercher quelque cabane de sauvage où l'on pût nous procurer un peu de riz. Après plus de trois heures de marche dans le torrent, la faim et la fatigue nous forcèrent à nous arrêter. Nous trouvâmes quelques fruits de palmier et ce fut une joie universelle. L'un ramasse les fruits, un autre du bois sec, un troisième coupe des bambous qu'il remplit d'eau. Le bambou sert de marmite pour cuire les fruits. Bientôt le déjeuner est préparé et les fruits bouillis disparaissent comme par enchantement. L'estomac ne criait pas trop.

(A continuer.)

# ÉCOLES DU NORD-OUEST.

---

ARCHEVÊCHÉ DE ST-BONIFACE,

28 Novembre 1884.

MR. H. TÊTU, Prêtre,  
*Aumônier de l'Archevêché de Québec.*

Cher Monsieur,

J'ai le plaisir d'accuser réception de votre lettre du 21 du courant et de son *précieux* contenu. J'ai de suite remis au Rd Père Maisonneuve, procureur de Mgr Grandin et de Mgr Faraud, la part qui revient à ces vénérés Seigneurs, de l'allocation qui leur est faite, pour l'Œuvre des Ecoles du Nord-Ouest, et j'ai placé au crédit de la même œuvre, dans mon diocèse, la somme de \$905.72 qui m'est assignée; la somme totale reçue étant de \$2717.17.

Je vous remercie beaucoup pour cet envoi généreux. Tous les patrons de l'œuvre des écoles du Nord-Ouest ont droit à notre gratitude et à une large part dans toutes nos prières. La veille même du jour où j'ai reçu votre lettre, j'ai conclu les arrangements pour la onzième école catholique, *en faveur des enfants sauvages* de mon diocèse. Il y a un an, il n'y avait que cinq de ces écoles. J'espère pouvoir en établir encore quelques unes sous peu, et alors je verrai réaliser un des grands désirs de ma vie de missionnaire. Encore une fois merci, Monsieur, merci à vous et à tous ceux qui travaillent à cette œuvre importante.

Veillez offrir l'hommage de mon respect à tous les Messieurs de l'Archevêché et me croire

Votre tout dévoué en N. S.

† ALEX. Arch. de St-Boniface.  
O. M. I.

LE  
RÉVÉREND PÈRE BOUCHARD

---

Ses adieux avant son départ pour l'Égypte.—Quelques lettres à un ami.

---

AU PUBLIC

---

Les journaux ont annoncé mon prochain départ pour l'Afrique comme chapelain des Canadiens qui vont rejoindre l'expédition anglaise pour secourir le général Gordon. Avant de laisser mon pays, peut-être pour la dernière fois, avant de dire adieu à mes chers compatriotes que je ne reverrai peut-être plus, j'ai un devoir bien doux à remplir, c'est celui de la reconnaissance. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir trouver des expressions capables d'exprimer les vifs sentiments de mon cœur.

En effet, comment exprimer ces sentiments par de simples paroles? Il y a déjà deux ans, je venais au Canada tendre la main en faveur des pauvres noirs de l'Afrique Centrale.

Je venais sans crainte, car je connaissais mes compatriotes; mais j'étais loin de m'attendre à tant de charité de leur part. Leur générosité a surpassé mes espérances. Pour l'édification de tous, je dois dire que j'ai recueilli \$15,000 piastres. N'est-ce pas là faire le plus bel éloge du clergé et du peuple canadien? Qu'il me soit permis de mentionner ici la charité et la bonté vraiment paternelle de Monseigneur l'Archevêque de Québec, de Monsieur l'Administrateur, des messieurs de l'archevêché, et de tous les membres du noble et digne clergé de l'archidiocèse et de tous les fidèles.

J'ai été reçu avec la même charité dans les diocèses du Canada où j'ai passé, mais si je mentionne spécialement l'ar-

chidiocèse de Québec, c'est parce que je n'ai guère tendu la main ailleurs. Merci donc, messieurs du clergé, de votre généreuse hospitalité ; merci à vous tous, mes bons et chers compatriotes, de votre charité. Merci d'abord au nom de Dieu pour qui vous avez donné, et à qui je laisse le soin de vous récompenser comme le mérite votre cœur noble et généreux. Merci au nom des petits nègres et négresses qui vous doivent la double liberté du corps et de l'âme. Merci au nom des missionnaires que vous avez assistés et encouragés. Merci surtout de la part de votre compatriote que le devoir appelle loin des rives du beau St-Laurent, mais dont le cœur reste avec vous.

Voici quelques paroles que j'ai recueillies dans la dernière lettre que m'écrit mon Vicaire Apostolique, Mgr Sogaro. Je les rapporte parcequ'elles sont des paroles de remerciements adressées au peuple canadien. "Après la réception de cette lettre vous laisserez aussitôt que possible la terre bénie du Canada pour venir nous rejoindre. Avant de partir je désire que vous adressiez au clergé canadien, si distingué par sa charité et sa noble hospitalité, par son zèle non moins que par sa science et la sainteté de ses mœurs, de même qu'au peuple canadien, les plus vifs sentiments de reconnaissance au nom de toute la mission et en particulier au nom de l'humble vicaire apostolique qui, prosterné devant l'Adorable Cœur de Jésus, implore de cette source divine les plus copieuses bénédictions sur la noble nation canadienne.

Priez le clergé et le peuple de nous conserver toujours leur affection dans le Seigneur et surtout de ne pas nous refuser le secours de leurs prières pendant la lutte suprême que nous avons à soutenir en ce moment."

Que puis-je ajouter à ces paroles de mon vicaire apostolique?—Elles sont l'écho des miennes, et le devoir le plus doux à mon cœur sera celui de prier chaque jour le Tout-Puissant de déverser sur le peuple canadien les plus abondantes bénédictions, afin que ce noble peuple prospère et parvienne à la grandeur que lui méritent ses grandes vertus et surtout son incomparable charité.

A. ROUCHARD, P<sup>re</sup>.  
Missionnaire apostolique.

Québec, 11 septembre 1884.

## PREMIÈRE LETTRE

MR H. TÊTU, P<sup>re</sup>,

*Aumônier de l'Archevêché de Québec.*

A bord "The Ocean King" en vue des Côtes du Portugal,

28 septembre 1884.

Mon cher Monsieur,

Quelques lignes pour vous donner de mes nouvelles et vous apprendre que, partis de Sidney, Cap-Breton, vendredi, le 18 du présent mois, nous arriverons demain, le 29, à Gibraltar. La traversée a été splendide. Pour continuer d'anciennes habitudes que je ne saurais trop recommander, je n'ai pas vu l'ombre du mal de mer ni l'ombre de l'ennui, Du reste je n'en avais pas le temps, occupé que j'étais à faire connaissance avec mes paroissiens nouveaux et à leur donner les secours de mon ministère. Nous avons 379 voyageurs, la plupart catholiques. Je suis on ne peut mieux avec tous les officiers qui se montrent d'une politesse exquise et me laissent la plus grande liberté. Je porte la soutane, je prêche *opportune, importune*, quand bon me semble, je fais la prière du soir en public, je confesse ; enfin je suis comme un curé dans sa paroisse ; et, si le bateau qui me porte s'appelle le "roi de l'océan," je suis presque roi à son bord. Malheureusement les trônes d'aujourd'hui ne sont pas très-solides, et le "roi de l'océan" s'est fait rouler par les vagues comme le dernier des sujets ; ce qui fait que je n'ai pu dire la messe que deux fois depuis mon départ de Québec.

Un des sauvages de Manitoba est mort jeudi dernier après quelques jours de maladie seulement. Le pauvre homme était protestant et il m'a paru bien convaincu que sa religion était excellente. Vous comprenez que ce n'était pas le temps de lui donner des doutes à ce sujet et de faire de la controverse. Il était à l'agonie et il me fallait le préparer à la mort : je l'engageai à demander pardon à Dieu pour toutes les fautes de sa vie, et aussi longtemps qu'il eut la connaissance, je lui ai fait dire : Jésus, ayez pitié de moi. J'espère que le Divin Sauveur lui a fait miséricorde et qu'il a entendu la dernière

prière de ce pauvre sauvage. Vendredi matin eut lieu la sépulture dans la mer. C'est une bien triste cérémonie qui laisse dans l'âme de longs et douloureux souvenirs. C'était le premier sacrifice de l'expédition du Nil. Hélas ! nous en ferons probablement bien d'autres. Mais on ne va pas à la guerre sans qu'il en coûte. Mes bateliers sont pour un grand nombre des jeunes gens intelligents et religieux, de véritables Canadiens, et je suis tellement content d'eux que je me propose de les accompagner jusqu'à Kartoum ; je déciderai cette importante question quand je serai rendu au Caire, ou plutôt c'est mon Evêque qui la décidera, car je vais me mettre à son entière disposition. Que de choses j'aurais à vous conter ! mais le temps me fait défaut et j'ai une trentaine de petits mots à écrire à droite et à gauche ; de plus c'est une sérieuse affaire que d'écrire lorsque le *steamer* ne cesse de rouler et menace de me faire passer pardessus la table avec toutes mes idées les plus lumineuses.

Nous ne serons que quelques heures à Gibraltar et nous nous dirigerons sur Alexandrie, puis au Caire, d'où je vous écrirai aussitôt que possible. En attendant, je vous prie de présenter mes respects à monsieur l'Administrateur et aux autres messieurs de l'Archevêché. Me recommandant aux prières de tous et en particulier aux vôtres, je demeure votre obligé serviteur et ami,

A. BOUCHARD, Ptre,  
*Missionnaire Apostolique.*

---

## DEUXIÈME LETTRE

*Le même au même.*

Le Caire, 15 octobre 1884.

Révérénd et bien cher monsieur,

Il y a huit jours que je suis arrivé dans la capitale de l'Egypte et il est temps, je crois, de vous en informer, malgré la chaleur affreuse dont nous sommes favorisés. Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai été bien reçu par Monseigneur Sogaro, par les missionnaires et par les orphelins.

Pauvres enfants, en m'apercevant ils pleuraient, riaient, parlaient tous à la fois ; c'était une scène indescriptible. Et moi aussi je pleurais, mais que j'étais heureux ! Ah ! il y a des moments dans la vie qui valent des siècles et qui font oublier bien des sacrifices. J'aurais désiré la présence de mes compatriotes si bons et si généreux pour notre mission, ils auraient joui en voyant le bonheur de ces pauvres enfants de la Nigritie, bonheur que leur procure leur incomparable charité. En embrassant ces chers petits noirs, j'étais obligé de reconnaître que j'avais fait bien peu pour eux, mais j'étais content de pouvoir me dire que j'avais fait quelque chose.

Je pensais que les Canadiens de l'expédition du Nil se rendraient au Caire ; mais arrivés à Alexandrie, ils avaient trouvé l'ordre de continuer leur voyage, sans s'arrêter, jusqu'à Wadi-Halfa. Quant à moi, il me fallait absolument venir ici pour voir mon supérieur et j'obtins facilement la permission des autorités militaires. Monseigneur Sogaro a été enchanté de tout ce que j'avais fait et il m'a donné l'ordre de continuer ma mission de chapelain. Je partirai vendredi matin pour Wadi-Halfa, à une douzaine de jours du Caire. J'ai hâte de rejoindre mes Canadiens pour me rendre avec eux jusqu'à Dongola qui sera, dit-on, le centre des opérations de notre petite armée.

Ici l'on dit les choses les plus contradictoires au sujet de notre expédition ; selon les uns, nous courons à une mort certaine ; selon les autres, nous allons seulement faire une promenade sentimentale. Pour ma part, je vais mon chemin sans m'occuper des cancan, bien décidé à faire mon devoir quoi qu'il puisse m'en coûter. Ce qui m'encourage beaucoup, ce sont les excellentes dispositions de ceux que l'on a confiés à mes soins. Que de consolations ces braves m'ont données pendant la traversée ! De Gibraltar à Alexandrie, la mer était si calme qu'il m'a été possible de célébrer la messe tous les jours et j'ai eu le bonheur de donner la sainte communion à presque tous mes canotiers avant d'arriver à Alexandrie. Un matin, j'en ai communié 53. Ces bons enfants du Canada sont les mêmes partout ; ils ont toujours un grand respect et une grande confiance dans la prêtre catholique, même quand il s'appelle le Père Bouchard. Avec de

pareils paroissiens on peut se rendre au bout du monde et par conséquent jusqu'à Kartoum. J'espère pouvoir vous écrire bientôt. En attendant je me recommande à vos prières ainsi que mes bateliers. Demandez à Dieu qu'il nous préserve des dangers hélas ! si nombreux qui nous attendent, afin que tous, nous puissions revenir sains et sanfs dans notre belle et chère patrie.....

Votre ami dévoué,

A. BOUCHARD, Ptre, Miss. Apost.

---

### TROISIÈME LETTRE

*Le même au même.*

Camp militaire de Gemai, Haute-Egypte, 4 décembre 1884.

Mon cher Monsieur.

Il y a longtemps, je pense, que vous attendez une lettre de moi. Il me semble vous entendre dire : " que fais donc le père Bouchard ? il est plus fort pour parler que pour écrire ! " Hélas ! je suis forcé de l'avouer ; mais que celui qui est sans péché me jette la première pierre. Malgré tout, me voici à vous conter mes impressions de voyage. J'espérais toujours pouvoir le faire convenablement ; c'est-à-dire qu'un jour ou l'autre j'aurais autre chose que mes talons pour siège, et pour table une boîte ayant plus de six pouces de hauteur, mais vain espoir ! je m'aperçois que je n'aurai rien de ces vanités pendant l'expédition et je viens vous entretenir quelques instants à la *buona*, comme disent les Italiens. Si vous me demandez en Arabe : " Zaiac ? Kef-aalac ? Antatayeb ? " je vous répondrai : " El Amdel Allah " ce qui veut dire, comme vous vous en rappelez sans doute : " Comment allez-vous ? comment vont vos affaires ? Etes-vous content ? " Et je vous réponds : " très-bien, Dieu merci.

Oui, je me porte très-bien, malgré l'énorme différence qu'il y a entre la vie de camp et celle que me faisaient les

messieurs de l'Archevêché et les charitables curés du Canada. Au souvenir de la cuisine canadienne, je me prends à mépriser les oignons d'Égypte et le biscuit sec du gouvernement Britannique ; mais vous comprenez que c'est là un détail dont je m'occupe assez peu et qui ne mérite pas l'attention d'un chapelain militaire ! Voici en peu de mots quelles ont été mes aventures depuis mon départ du Caire, qui a eu lieu le 17 octobre. Après avoir dit adieu à Mgr Sogaro, à mes confrères missionnaires et à mes chers orphelins, je pris le chemin de fer pour rejoindre au plus tôt les canadiens qui devaient être déjà loin.

Le trajet dura toute la journée ; je mangeai de la poussière beaucoup plus que ma ration et je n'arrivai qu'à 10 heures du soir à Assiout, où il me fallut laisser le train pour la bonne raison qu'il n'allait pas plus loin. De suite je vis le commandant du camp, qui me donna l'ordre de continuer mon voyage. Je louai un âne, plaçai dessus mon bagage et ma personne, et ainsi les uns sur les autres, nous fîmes environ deux milles pour me rendre au bateau à vapeur qui partait à minuit pour Assouan. Comme ces bateaux sont très petits et qu'il y avait plusieurs officiers, il fallut se mettre deux par cabine. Or il est bon de savoir que ces cabines sont à peu près grandes comme un four. Enfin, tant bien que mal, me voilà installé dans ce four avec un officier Anglais, un brave et digne homme qui sait se faire tout à tous. Quand je dis que les cabines ressemblent à des fours, j'entends aussi dire qu'elles sont chaudes comme des fours au moment d'y mettre le pain.

Après avoir soupé par cœur, je me couche ; quelques instants après mon officier en fait autant et nous finissons par nous endormir malgré une chaleur étouffante. Nous avons laissé ouvert un tout petit carreau de dix pouces environ ; c'est tout ce qu'il y avait d'ouverture pour éclairer et changer l'air. Nous n'avions pas remarqué que le bateau était trop chargé et que notre fenêtre était à fleur d'eau. Or, pendant que nous dormions, voilà que le bateau se mit à pencher de notre côté et je vous prie de croire que l'eau ne se faisait pas prier pour entrer. Elle ne mit pas grand temps à parvenir jusqu'à moi. Imaginez un peu le plaisir de se réveiller à

moitié noyé ! Je me mets à crier à tue-tête ; mon compagnon se réveille : — nous allons nous noyer, lui dis-je ; mais je m'aperçois tout à coup que c'est de la fenêtre que vient le danger et je le dis à l'officier anglais qui me répond en se tournant pour se rendormir : — fermez le carreau, c'est ce à quoi j'avais déjà pensé et je crois qu'il n'y avait rien de mieux à faire dans la circonstance ! mais ce n'était pas tout, car il fallut réparer ensuite les dommages causés par l'inondation : nos malles avaient été envahies par l'eau et j'eus à remercier le ciel de ne pas avoir eu ma chapelle avec moi, dans la cabine, car elle aurait été bien endommagée.

Après cinq jours de voyage dans ce misérable navire Egyptien, j'arrivai à Assouan ; le commandant du poste me remit l'ordre de partir de suite pour Shellal, trois milles plus loin. On y va en chemin de fer. A Shellal le commandant me dit que j'aurai trois jours de repos avant de quitter pour Wadi-Halfa. Cette nouvelle me réjouit le cœur et je vais de suite me mettre à l'ombre pour jouir encore davantage. J'étais là depuis dix minutes, à causer avec des chrétiens qui m'avaient reconnu pour prêtre, lorsque j'entends crier et demander en anglais si quelqu'un a vu l'abbé Bouchard. — Que voulez-vous de lui ? le voici. — Et l'on me conduit au commandant qui me montre un télégramme lui disant de me faire partir immédiatement par le bateau postal. Ce bateau postal est tout simplement une chaloupe à vapeur très-petite et très-incommode ; n'importe, je n'avais pas à choisir et je m'embarquai immédiatement. Au moment du départ, le capitaine me demande : avez-vous vos rations ? — Quelles rations ? lui dis-je — Eh bien ! des provisions de bouche ; ici chacun doit avoir ses rations. — Alors je réponds comme un homme au-dessus de ses affaires : je n'ai absolument rien. Vite l'on court dire au commandant que l'abbé n'a rien à manger pour cinq à six jours, et ce brave homme, sachant probablement que je n'appartiens pas à la famille du docteur Tanner, s'empresse de m'envoyer des rations pour sept jours. Cette importante cérémonie terminée, nous partons ; le bateau va à merveille. Vers le soir, comme j'avais dîné par cœur, je m'occupai de scruter les mystères de mon panier à ration : ce n'était pas précisément une corne d'abondance ; tout de même il y avait

biscuits, pommes de terre, thé, café, sucre, une boîte de viande, d'Amérique s'il vous plait, et quelques oignons. L'inventaire terminé, je prends les armes. N'ayez pas peur, je suis pacifique ; je saisis un oignon d'une main, un biscuit de l'autre et me voilà à table ; je dévore le tout et j'arrose avec l'eau troublée du Nil ; je me disais ensuite sous forme de consolation : mon ami, voilà un souper qui ne te restera pas sur le cœur !

Le lendemain dans l'avant-midi, nous eûmes le bonheur de rejoindre les bateliers Canadiens qui, comme vous le voyez, n'avaient pas fait long de chemin pendant les dix jours que j'avais passés au Caire. Inutile de vous dire qu'ils étaient contents de me voir ; plusieurs pensaient que je serais retenu par mon évêque et que je ne pourrais continuer le voyage avec eux. Quatre jours après nous arrivions à Wadi-Halfa, et l'on nous envoyait camper à cinq milles plus loin sur le bord du Nil, à la 2ème cataracte, qui est vraiment magnifique. Que le Nil est beau à voir en cet endroit surtout le soir au clair de la lune ! Mais comme je changerais tout cela pour la paisible Rivière-Ouelle ! Le murmure de cette petite rivière en dirait plus à mon cœur que les bruits mystérieux du Nil. Il y avait à peine trois jours que nous étions campés en cet endroit, que nous recevions l'ordre de nous rendre quelques milles plus loin, puis arrivés là, même ordre encore d'avancer.

Nous devons lever le camp de bon matin, afin d'être prêts quand les chameaux arriveraient vers six heures pour transporter les bagages. C'était le vendredi ; nous attendons au soleil brûlant, sans pouvoir trouver la moindre plante pour nous mettre à son ombre. Midi arrivé, nous dinons par cœur ; le soir pas de chameaux encore, il faut passer la nuit à la belle étoile. Le jour suivant, samedi matin, nous recevons l'ordre de partir du camp où nous n'étions pas encore rendus. Nous renvoyons le courrier avertir le commandant du camp le plus voisin que nous étions ennuyés de la vie qu'on nous faisait. Quelques heures après, les chameaux arrivaient enfin. Voyant qu'on prenait un temps infini à charger ces affreuses bêtes et que la nuit approchait, je me décidai à partir à pied en compagnie du brave colonel Kennedy de Mani-

toba. Nous voilà en route après avoir pris des informations sur le chemin à suivre. L'on nous avait dit : marchez trois milles environ, puis tournez à droite près d'un village Arabe et vous trouverez facilement le camp. J'étais sous l'impression que ce village était le premier que nous devions rencontrer; autrement j'aurais pris un guide, et vous allez voir que j'aurais bien fait. Arrivés au premier village, je m'informe du camp, on me répond : *Ana ma aref*, je ne sais pas. Nous reprenons la route ou plutôt le désert, nous marchons, nous marchons, et nous marchons encore et pas de camp. La nuit était devenue affreusement noire—nous avons perdu la voie; impossible de retourner; nous étions égarés complètement. Le camp que nous cherchions était à environ six milles de celui que nous avons laissé; nous avons fait au moins dix milles!

Que faire? Aller demander l'hospitalité chez les Arabes? —Impossible, car ils n'aiment pas les Européens. Rester dans le désert? —La nuit était froide et nous n'avions pas de couverture. Le colonel me dit : nous allons nous enterrer dans le sable. L'idée n'aurait pas été mauvaise, n'eût été le danger d'être piqué par les scorpions. Enfin nous nous décidons à marcher toute la nuit vers ce que nous avons réglé être le Nord. Après une marche d'une couple d'heures encore, je n'en pouvais plus de fatigue. Pour comble de malheur, nous passions souvent près des villages et les chiens faisaient un vacarme infernal au risque d'éveiller les gens qui ne se seraient pas fait le moindre scrupule de nous assommer. Enfin nous arrivons dans un défilé où les cailloux nous brisaient les pieds; tout-à-coup, dans le lointain, nous entendons parler, crier, on aurait dit qu'il y avait toute une armée. Nous approchons sans bruit et nous découvrons que c'est encore à des Arabes que nous avons affaire. Il ne fallait pas songer à aller plus loin; nous voilà donc avec la belle perspective de passer le reste de la nuit à grelotter, avec la crainte d'être découverts et assommés. La position n'était ni brillante ni glorieuse. Ce qui m'ennuyait beaucoup, c'était de songer que le lendemain était dimanche et que je ne pourrais donner la messe à mes Canadiens. Enfin je dis au colonel : " nous avons fait notre possible pour nous tirer

“ d’embarras et nous ne pouvons rien par nous-mêmes ; il faut prier. Vous êtes protestant, vous ne croyez pas en la puissance de la Ste Vierge, moi j’y crois, et je vais dire un chapelet à cette bonne mère.—Oh ! oui ; me répond mon compagnon, priez, votre prière sera peut-être entendue.” Je me mis donc à réciter mon chapelet avec toute la ferveur dont j’étais capable ; mais que de distractions ! Que de fois j’ai pensé au Canada ! Je me disais : si je meurs ici, l’on ne saura jamais au pays ce que je suis devenu ; je regrettais bien alors de m’être engagé sans guide dans ce désert inconnu ; et je priais Marie de me tirer de ce mauvais pas.

Quand j’eus finis mon chapelet, le bruit avait cessé ; nous étions grelottants ; je voyais l’impossibilité de passer la nuit en cet endroit ; je dis au colonel : —si vous voulez, nous allons marcher encore un peu. Qui sait ? peut-être sommes-nous dans le voisinage du camp de Gémai (que nous savions être à une douzaine de milles de celui où nous voulions nous rendre.) Nous avons à peine marché un mille, qu’au détour du défilé, nous voyons une lumière, puis une autre, et puis un grand nombre. et nous arrivons à un camp, le camp de Gémai ! Quel bonheur ! “ Votre prière a été entendue, me dit le Colonel Kennedy.” Le camp que nous avons passé sans le voir et où étaient nos hommes, se trouvait à une dizaine de milles plus bas. Après avoir pris un peu de repos, je repartis, avec un guide cette fois, pour aller dire la messe à nos canadiens, au camp de Bab-el-Kebir. A huit heures la messe était dite, mais je n’ai pas besoin de vous dire que j’étais épuisé de fatigue. Je me reposai en racontant aux bateliers mes aventures de la nuit et j’avais encore la parole, quand l’ordre nous arriva de plier bagage pour Gémai, où l’on nous a laissé respirer depuis plus de trois semaines.

Il va sans dire que nous ne connaissons rien de l’expédition et je suis sûr que vous en savez bien plus long que moi. Les bateliers canadiens se distinguent véritablement par leur bonne conduite et par l’habileté qu’ils déploient pour faire remonter le Nil aux bateaux ; je vous assure que ce n’est pas une petite affaire. Je les accompagne très souvent dans leurs expéditions et nous revenons le soir en chantant : en roulant ma boule, roulant. J’ai beaucoup à faire : je confesse, je

# La Persécution dans l'Extrême Orient.

[Les Missions Catholiques.]

---

TONG-KING OCCIDENTAL

(Nouveaux détails.)

Lettre de M. Pinabel à M. Delpech, Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères. (Suite.) (1)

---

Après notre déjeuner, il fallut de nouveau chercher quelque cabane et tâcher de rencontrer quelques sauvages, sous peine de nous exposer à mourir de faim. Remonter le torrent plus haut, nous enfoncer encore dans la montagne était inutile, parce que de ce côté il n'existe plus aucun village. En nous éloignant sans cesse, nous ne pouvions plus trouver aucun sauvage.

Descendre de nouveau le torrent était assez dangereux, car nous nous rapprochions des brigands, qui parcouraient la forêt pour s'emparer des effets cachés çà et là. Cependant je me décidai à descendre avec ma petite troupe jusqu'à une certaine distance.

Peut-être la bonne Providence nous ménagerait la rencontre de quelques-uns de mes catéchumènes, en fuite comme nous. La nécessité nous donna des forces, et notre espoir ne fut pas trompé. Je recitai de tout mon cœur le *Pater*, et répétais la demande : *panem nostrum quotidianum* : "Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, Père céleste qui nourrissez les petits oiseaux." Après une heure de marche dans le torrent, nous eûmes le bonheur de rencontrer un sauvage que j'avais baptisé il y a quelques jours. Il avait un reste de riz cuit qu'il nous donna ; nous le parta-

---

(1) Voir No. 25 des Annales de la Propagation de la Foi, p. 80.